
UNE JEUNESSE DE GUERRE

Octobre 1942-Octobre 1945



Robert Bensaid

*Chevalier de La Légion d'Honneur
Médaille Militaire
Croix de Guerre (deux citations)
Blessé au combat à deux reprises*

Juin 2007

Novembre 1942 - Débarquement allié en Afrique du Nord	3
1 ^{er} octobre 1942.....	3
Avril 1943: Engagé volontaire.....	6
Septembre 1943 : Cherchell, les EOR.....	7
Avril 1944 : Intégration dans la 2 ^{ème} DB (Division Leclerc).....	11
Assi-Ben-Okba. CID 12.....	11
Séjour en Angleterre: Juin Juillet 1944.	14
Débarquement en Normandie	17
Affectation au 1 ^{er} RMT	21
Séjour à Paris.	22
Campagne de Lorraine	25
Le Pont de Manonvilliers	29
1 ^{er} retour à Paris.	31
Retour à la DB, Campagne d'Alsace.	34
1 ^{ère} campagne d'Alsace.....	34
Retour en Lorraine.	37
2 ^{ème} Campagne d'Alsace.	40
Retour à Paris : Hôpital Percy.....	43
Retour à Casablanca.	45
1 ^{er} octobre 45 : démobilisation.....	47

Novembre 1942 - Débarquement allié en Afrique du Nord

1^{er} octobre 1942

Je rentre en Prépa Agri au Lycée Lyautey. Mon ami JPLL (Jean-Pierre Lévy-Lebahr) part à Rabat pour faire son PCB et me passe la responsabilité de la troupe d'Eclaireurs Bayard : 4 patrouilles et 4 aînés. J'arrive tant bien que mal à maintenir l'activité : une réunion de troupe chaque semaine dans le garage de Pingouin (Moïse Lasry). Une sortie tous les quinze jours avec les volontaires, pratiquement une quinzaine d'éclaireurs. Je garde le contact avec les autres troupes lors des réunions au local du district, derrière le lycée.

Samedi 7 novembre 42. Nous faisons une sortie à Sidi Abderrahmane avec marche à pied sur 7 Km et campement sous la tente dans le bois : feu de camp le soir, repas avec les provisions amenées par chacun, balades sur la plage jusqu'au marabout et baignade dans la journée si le temps le permet et retour à pied le dimanche soir.

Dimanche 8 novembre 42. Nous sommes réveillés par des bruits de tir, ponctués de quelques explosions lointaines ainsi que par des passages répétés d'avions au dessus du bois. Sans avoir fait de toilette, nous partons tous vers la mer d'où tous les bruits et les explosions semblent provenir. En arrivant sur la plage, derrière la rangée de dunes qui bordent la route goudronnée et la fin du bois, nous découvrons des quantités de tracts aux couleurs américaines annonçant le débarquement des forces alliées en Afrique du Nord et portant la signature de D. Y. Eisenhower. Nous sommes interloqués.

Nous assistons à des poursuites de chasseurs américains et français se tirant dessus à la mitrailleuse avec loopings et piqués. On distingue alors au loin, à 7-8 Km à peu près, des silhouettes de navires de guerre d'où partent des coups de canon tirés très vraisemblablement sur le port mais rien sur Anfa ou le bois ;

Après une bonne demi-heure de ce spectacle de guerre inquiétant, on décide de rentrer en ville le plus vite possible mais en passant par Anfa où demeurent les parents de JPLL qui pourront nous renseigner et qui, de plus, ont un téléphone pour alerter nos familles. Vers 11 heures, arrêt chez

les Lévy-Lebahr qui nous confirment le débarquement et les mesures d'urgence prises par les autorités : contrôle de la circulation, contrôle des papiers, installation de points d'appui militaires dans les carrefours allant vers le centre de Casablanca. On arrive à peu près à toucher toutes les familles au téléphone et à les rassurer. En attendant la levée des contrôles à la circulation, on peut assister depuis le haut d'Anfa et des terrasses des villas aux combats pour le contrôle du port : piqués des avions américains sur le cuirassé « Jean-Bart » qui tire sur la flotte alliée qui est au large, il n'y a pratiquement plus d'avions français en l'air pour s'y opposer. Tirs sur le croiseur « Primauguet » qui, avec un torpilleur, essaie de sortir du port et d'attaquer au canon et à la torpille les croiseurs d'en face (de la folie à la française du type Amiral Guépratte), touchés, ils reviennent s'abriter dans le port d'où l'on ramènera une centaine de marins, brûlés ou blessés à l'hôpital militaire.

Vers 16 heures, nous pouvons repartir et rentrer enfin chacun chez soi dans nos familles respectives et calmer les angoisses des mères. Sur le chemin du retour, on rencontre quelques points d'appuis aménagés, tenus par des hommes de la Coloniale et surtout des patrouilles de SOL (Service d'Ordre Légionnaire) à bicyclettes surveillant tous les mouvements et plus hargneux que d'habitude.

Lundi 9 novembre 42. Retour au lycée où chacun raconte ce qu'il a vu et entendu, en particulier le débarquement à Fédala, à 20 Km de Casablanca, et celui de Mehdia, à l'embouchure du Sebou, pour le contrôle de la base aéronavale à quelques 200 km au N-E de Casablanca. Les bruits les plus divers courent sur la résistance opposée par les forces françaises, la situation de la Résidence Générale qui n'est pas visée par le débarquement mais qu'un groupe de gaullistes, commandé par le Colonel Béthouard, a essayé de neutraliser dès les premières heures du 8 novembre, en oubliant les lignes téléphoniques intérieures qui ont permis d'alerter les troupes de Rabat; Casablanca et Port-Lyautey (Kenitra) et d'opposer une certaine résistance au débarquement et aux occupations de casernes et d' États-majors. Dans les jours suivants alternance de bonnes et de mauvaises nouvelles : débarquement réussi, élargissement des têtes de ponts, contre-attaques franco-marocaines, patrouilles de SOL dont l'arrogance culmine jusqu'au 11 novembre : jour de l'armistice de 1918 mais aussi de l'arrêt des hostilités, du retour des troupes franco-marocaines dans leurs casernes, du débarquement pacifique des troupes américaines qui installent leurs campements autour de la ville : Vélodrome, Hippodrome, Ain-Sebaa, Dar-Bouazza, Camp Case, en général assez loin des médinas.

Les études reprennent normalement jusqu'aux vacances de Noël qui marquent une nouvelle situation politique au Maroc et en Afrique du Nord : installation d'un proconsul de Pétain à Alger, l'amiral Darlan, qui est assassiné par un illuminé, son remplacement par une dyarchie avec De Gaulle et Giraud qui vont se disputer le pouvoir et enfin, l'installation, à partir de mars-avril 43, d'un gouvernement provisoire de la République.

Dès Décembre 42 les Alliés poussent leurs troupes en Tunisie pour prendre en tenaille les troupes de l'Axe, dont l'Afrika-Korps de Rommel, qui reculent devant l'offensive conjuguée des Anglais et des troupes du Commonwealth à partir d'El Alamein et que rejoint à Tripoli la colonne Leclerc venant du Tchad à travers le Fezzan et la Tripolitaine. Au début, les jeunes troupes américano-anglaises, qui débouchent sur la vallée de la Medjerda et les Hauts Plateaux tunisiens, se font durement cueillir par les vétérans de l'Afrika-Korps et font alors appel aux troupes nord-africaines stationnées en Algérie et au Maroc pour les appuyer ; c'est le début du retour des troupes françaises dans la guerre avec création des Corps Francs d'Afrique, la formation du Corps Expéditionnaire Français (CEF) sous commandement de Juin, qui opérera plus tard en Italie. Les classes d'âge 40-41-42-43 sont rappelées ou mobilisées. Pour encadrer ces troupes les officiers de réserve sont rappelés. Ainsi nous voyons partir nos professeurs les uns après les autres. Ils sont alors remplacés soit par des plus vieux déjà à la retraite, soit par des jeunes femmes qui viennent juste d'être diplômées. Certaines classes sont supprimées au lycée faute de professeurs, dont Prépa Agro, d'autres sont réunies : Prépa Sup et Spé

Avril 1943: Engagé volontaire

Fin mars 43. Un dispositif d'études pour les appelés est mis en place à Casablanca : il rassemble toutes les classes préparatoires du Maroc (pour les appelés ainsi que pour les volontaires) pour finir l'année scolaire 42-43, passer les concours en juin-juillet sous la responsabilité de l'Académie d'Alger et suivre, quel que soit le résultat au concours, une formation d'EOR (Elèves Officiers de Réserve) à Cherchell d'août 43 à avril 44 et intégrer finalement les troupes alliées en opération à partir d'avril-mai 44 dont on sait qu'après la Tunisie, elles débarqueront en Italie et ensuite ou en même temps en France pour prendre les troupes allemandes en tenaille.

A partir d'Avril 43, après mon engagement le 25 Avril 43 pour la durée de la guerre¹ (EVDG) avec l'autorisation de mon père, j'ai suivi les cours de cette prépa Agro/Agri accélérée : tous les matins nous partons au lycée Lyautey depuis la caserne Heude en vieille tenue militaire française, en formation réglementaire, sans armes mais avec cartables, cahiers Café du matin à la caserne, repas de midi à l'internat du lycée, repas du soir à la caserne pour les non-casablançais. Pour moi, je rentre tous les soirs à la maison dès dix-huit heures pour repartir le matin à sept heures et rejoindre le groupe à la caserne.

Après les concours, qui ont lieu en juillet et auxquels très peu ont réussi (problèmes d'ambiance, de temps, de disponibilité d'esprit et aussi de manque d'intérêt ...) le groupe, soit la valeur d'une Compagnie, est envoyé à Miliana (Algérie), dans une vieille caserne, pour faire ses classes : marche au pas, règles de discipline, règlement du Soldat en Campagne, approche de l'armement. Chacun touche son paquetage plus une arme : un vieux fusil Lebel 1893-96 avec baïonnette. Exercices de tir, entraînement physique ; parcours du combattant le matin, cours d'application l'après-midi sur l'armement, l'équipement, le comportement et les réflexes à acquérir en garnison et en campagne, gestes réglementaires et surtout service de garnison : chaque jour une section est de service pour assurer la garde, l'appel, les corvées, les services divers, comme la levée et descente des couleurs, la réception du chef de Corps (qui est un vieux colonel) et des officiers, etc. Il y a eu même sur trois jours un exercice de terrain avec bivouac sous la tente, manœuvres et crapahutage dans la nature : Miliana est sur un piton, dominant la Mitidja, adossé au massif du

¹ EVDG = Engagé Volontaire pour la Durée de la Guerre

Zaccar fermant l'accès d'un côté à la vallée de la Mitidja, de l'autre à la vallée du Chéelif, le moindre déplacement en dehors de la ville nous fait monter, descendre ... de quoi perdre son souffle. Heureusement que tous les soirs les sorties sont libres jusqu'à vingt-deux heures et que l'on peut aller manger quelques gâteaux arabes en cette période qui est celle du Ramadan.

Septembre 1943 : Cherchell, les EOR.

Après quinze jours de permission à l'issue de la période Miliana, nous entrons à Cherchell, au centre de formation des EOR. Nous y retrouvons toutes les formations semblables d'Alger, Oran, Constantine et même de Tunis après la libération de la Tunisie en Mars 43. Depuis il y a eu le débarquement en Italie pendant l'été 43 après la prise ultra rapide de la Sicile en moins d'une semaine. Les troupes allemandes et italiennes ont malheureusement pu rembarquer après la prise de Tunis grâce au réduit du Cap Bon, mais elles ont dû abandonner tout leur matériel lourd : blindés, canons, chars, dont elles n'auront pas la disponibilité en Italie.

Il y a là, à Cherchell, l'équivalent d'une compagnie d'infanterie, d'un escadron de blindés et d'un groupe d'artillerie soit, en principe, la gamme de base des formations nécessaires à une armée en campagne, il manque le génie, les transmissions, le train des équipages et le Service de Santé. Je fais partie, avec tous les prépas Agro/Agri, de la Compagnie d'Infanterie, nos camarades des prépas Taupe sont majoritairement dans le groupe d'Artillerie, les " privilégiés " sont dans le groupe Blindé.

L'entraînement est à la fois physique, technique et théorique : lever à six heures, trente minutes de décrassage dans la cour, petit-déjeuner (café noir et pain sec) à sept heures. Début de l'entraînement à partir de huit heures sur les divers terrains d'exercice avec, pour commencer, un kilomètre et demi de montée au pas, l'arme sur l'épaule, jusqu'au plateau où sont situés la plupart des terrains d'entraînement présentant les divers cas de figure du Manuel de Campagne. Pause casse-croûte à dix heures, chacun amenant ses provisions de bouche : les boîtes de sardines, que nous, marocains, recevons de nos familles, sont léchées jusqu'à la dernière goutte d'huile. Retour à la caserne en rangs et au pas mais l'arme à la bretelle pour le repas de midi : le plus souvent, riz, pâtes, patates, avec une viande cuite et recuite pour la rendre mangeable ; le ravitaillement en Algérie est difficile à cause de l'importance des troupes alliées qui transitent par là pour aller en Tunisie puis en Italie et de la faiblesse relative des productions agricoles suite à la mobilisation

des actifs pour mettre sur pied le CEF (Corps Expéditionnaire Français) en Italie d'abord et ensuite le Corps d'intervention français en France, qui s'appellera alors la Première Armée Française et comptera jusqu'à trois cent mille hommes. Après-midi : reprise des cours de théorie ou de manipulation d'engins de 13h30 à 18 heures avec des amphes ou des tests de comportement : aptitude au commandement, récitation de pages par cœur du Manuel du Gradé dans ses diverses missions : éclairer ; reconnaître ; rendre compte ; s'organiser pour l'attaque, pour la défense ; progresser, revenir au point de départ ; contourner l'obstacle mais toujours maintenir l'objectif. Fin des cours à 18 heures, repos ou étude de 18 à 19 heures. Repas à 19h et sortie possible en ville de 19h30 à 21-22 heures, extinction des feux.

Une fois par semaine exercice de tir le matin ; une fois par mois exercice en campagne sur trois jours avec mises en situation, chacun assurant à tour de rôle une responsabilité de commandement depuis le groupe jusqu'à la section, ou même la compagnie, dans les diverses situations du combat et cela en liaison avec nos camarades des blindés, de l'artillerie et quelques formations locales de tirailleurs assurant le plastron (l'adversaire).

Personnellement je préfère l'activité sur le terrain qu'ingurgiter toute la théorie du militaire en garnison ou en campagne, qui semble faire les délices du petit nombre de sous-officiers qui nous encadrent car eux ont été obligés d'apprendre toutes ces pages par cœur avec l'attitude réglementaire correspondante et le ton obligatoire pour parvenir aux grades auxquels ils ont accédé : peloton d'élève caporal, peloton de sous-officier, formation de majors ... etc.

Pendant les pauses on commente l'actualité, en général les diverses épisodes de la campagne d'Italie et les actions du CEF en particulier, sur le Garigliano et autour de Monte-Cassino, et des Alliés après le débarquement d'Anzio. Certains officiers ou sous-officiers, ayant participé à des actions et venant en formation, nous en entretiennent à l'occasion ; on nous projette aussi quelques films faits sur le terrain par le Service d'Information des Armées et doucement derrière ces films plus ou moins orientés, avec ces témoignages directs , sincères mais partiels, à travers les communiqués et les quotidiens que chacun lit régulièrement, se dessinent l'ambiance du front, du contact avec la guerre, et les problèmes qui vont se poser à nous à notre sortie de l'école : quel va être notre poids, nous qui avons vingt, vingt-et-un ans au plus avec juste six ou sept mois d'instruction intensive certes mais sans contacts directs, en face des événements et d'hommes en général plus âgés et plus aguerris que nous ?

D'autre part, les films, les conférences, les contacts nous permettent d'apprécier les diverses situations générales qui nous attendent à la sortie. C'est ainsi que petit à petit, à travers les échos,

les confidences, j'en arrive d'une part à ne pas vouloir forcer sur l'attitude jugulaire/jugulaire (attitude ultra réglementaire), ce qui risque de se faire sentir dans la note d'attitude générale et à désirer intégrer un corps régimentaire plus ouvert aux hommes qu'aux règlements et dans des conditions plus confortables que celles dont on nous parle tous les jours : l'infanterie est certes la reine des batailles mais elle a constamment les pieds dans la boue, 20 kg en permanence sur le dos et la merde générale à affronter, autant trouver autre chose de plus gratifiant.

Depuis août 43, la 2^e Division Blindée, ex colonne Leclerc, est en formation à Temara avec à la base : trois régiments de chars lourds, un régiment de reconnaissance, un régiment de Tanks-Destroyers, un régiment d'Infanterie portée pour accompagner les chars, trois groupes d'artillerie portée ou tractée, un régiment du génie, un régiment de transmissions, un régiment de train des équipages et enfin, trois bataillons médicaux. On sait — mais que ne sait-on pas ? — qu'elle doit passer en Angleterre et participer à la campagne de France avec une armée américaine après le débarquement en Europe qui devrait avoir lieu sur un des points des côtes de France qui vont de Dunkerque à Brest . Les fantassins sont véhiculés par des Half-Tracks, qui suivent ensuite les combattants au fur et à mesure de la progression des chars. D'autre part, les cadres de base sont d'anciens FFL (Forces Françaises Libres), ce qui me paraît préférable, du point de vue esprit politique, aux cadres de l'actuel CEF ou de la future Première Armée Française, qui pour la plupart viennent de l'armée d'Armistice ou sont des réservistes pieds-noirs, légionnaires de Pétain, ou même SOL dont on a pu apprécier l'attitude depuis octobre 40 à novembre 42 et même avril 43, lors des affrontements Giraud-De Gaulle.

Novembre 43 : on descend tous à Alger pour défiler en formation organisée pour les cérémonies du 11 novembre 1943. On a tous la permission de la nuit du 11 au 12 novembre. J'en profite pour rendre visite à mon oncle Gaston qui vient d'avoir une petite-fille, Lorette. Il vient d'avoir la Légion d'Honneur pour sa conduite lors de l'évacuation de Dunkerque mais il n'est pas encore lieutenant de vaisseau. Remobilisé depuis avril 43, il s'occupe d'intendance au niveau de la Marine Nationale.

Avril 1944. Ce sont les examens de sortie, le classement général et le choix des affectations : tous les postes libres sont indiqués et chacun choisit en fonction de son rang de sortie, les premiers ont tout le choix, les derniers prennent ce qui reste. Du point de vue notes (d'après mes souvenirs car je n'ai plus aucun document correspondant) j'ai de bonnes notes en théorie et technique, des notes

médiocres en comportement général et une faible cote d'amour, c'est-à-dire, impression personnelle du chef de Section quant aux relations internes, externes, capacités à réagir, esprit ...
Résultat général : je ne suis pas proposé au grade d'aspirant mais à celui de sergent, avec Brevet de Chef de Section (BCS).

Si j'avais été nommé aspirant, j'aurais été parmi les derniers, mais je suis parmi les premiers en tant que sergent et ainsi je vais pouvoir choisir ; ce que je fais. Je choisis un des quatre postes proposés par le 2^e. DB et je pars le 2 avril 44 passer ma permission de fin de session à Casablanca, chez moi, à moins de 80 Km du siège de la Division à Temara.

J'en profite pour m'arrêter dans les endroits où j'ai de la famille ou des amis : Alger d'abord, Oran, Oujda chez les Elbaz (ami de régiment de mon père). Le voyage en train, de dépôt en dépôt (chaque fois il faut faire viser par l'autorité militaire locale avec arrêt de 24 à 48 heures, selon les disponibilités de transport) va prendre une semaine pour arriver à Casablanca où je retrouve la maison, la famille et les amis, en particulier « les Aînés » qui ont créé une structure nouvelle, " Les Compagnons du Zodiaque " après avoir laissé dépérir la troupe Bayard qui s'était étiolée après le départ des Anciens et sans renouvellement des effectifs. Les Compagnons du Zodiaque font de la musique, chantent ; ils ont même formé une chorale et ils jouent à l'occasion quelques petites pièces de théâtre. En fait, ils sont tous au niveau de la seconde ou de la première et ils attendent la suite des événements pour poursuivre leurs études soit à Alger, soit en France. Commence à émerger pour certains l'idée d'émigrer en Palestine, qui n'est pas encore Israël.

Avril 1944 : Intégration dans la 2^{ème} DB (Division Leclerc)

Fin avril fin de ma permission, je me présente au dépôt de la 2^e DB à Temara : il n'y a plus que des administratifs, tous les éléments de la Division sont partis soit par Casablanca pour l'Angleterre, soit à côté d'Oran pour un camp d'attente en attendant leur embarquement vers l'Angleterre à Mers-El-Kébir.

Assi-Ben-Okba. CID 12.

Je refais tout le voyage retour de dépôt des isolés en dépôt des isolés, pour arriver finalement à Oran le 8 mai 1944 et je suis intégré à la CID 12 (Compagnie d'Instruction Divisionnaire n°12) en subsistance à Assi-Ben-Okba. Je suis arrivé trop tard pour intégrer directement une formation de combat car les structures définitives ont été arrêtées à l'issue de la période de création et d'entraînement de la Division à Temara et de la mise en place de tous les éléments avant le départ pour l'Angleterre : les hommes ont travaillé ensemble pendant près de neuf mois pour créer une structure et un état d'esprit voulu par Leclerc. Il faudra attendre les "trous" ultérieurs pour raisons diverses : maladies, blessures, indisponibilités, renvois, etc., pour intégrer les unités combattantes.

Avec trois sections de quarante hommes commandées par deux vieux Adjudants-chefs de la Coloniale et un Sergent-chef originaire de la Légion, assistés chacun par un sergent (moi-même et deux autres jeunes) et quelques caporaux nord-africains, une section de commandement avec un adjudant, un sergent (R. Pariente), des secrétaires et des chauffeurs de camions rattachés à la Compagnie, la CID 12 attend l'embarquement à Assi-Ben-Okba. Nous faisons mess avec d'autres compagnies de services du Train, des Transmissions et du Génie. Le vin rosé du coin qui titre 13 à 13,5 degrés est facile à avaler mais traître par ses effets surtout lors du repas de midi qui est pris par 25 à 30 degrés de chaleur et sous un soleil éclatant mais le soir, ça va mieux. C'est ainsi que je fais connaissance avec le ravitaillement américain accommodé à la sauce coloniale avec force épices, apéritif d'entrée (anisette ou pastis bien tassés) et vin corsé à table, l'eau est là pour décoration : un des deux vieux adjudants-chefs me montre son quart réglementaire de l'armée française, tout culotté de rouge et noir, qui n'a jamais touché l'eau , dit-il .

Ils ont l'un et l'autre fait moult pays d'Afrique Noire pour finir par le Tchad d'où ils sont remontés avec la colonne Leclerc fin 42-début 43 pour aboutir à Tunis puis à Zabratha à la 2^e BFL (Brigade Française Libre) Celle-ci est devenue par la suite, avec l'appoint des anciens des Corps Francs Afrique et des déserteurs des régiments nord-africains engagés en Tunisie, la 2^e Division Blindée à laquelle Leclerc a incorporé à Temara des régiments entiers de l'armée d'armistice et de l'armée d'Afrique du Nord comme le 12^e Cuirassiers, le 12^e Chasseurs d'Afrique, le 40^e RANA, et des bataillons de marche des anciens FFL comme le 501^e RCC, le RBFM, le 13^e Génie, le Bataillon de marche du Tchad, et bien d'autres.

Vers le 20 mai, nous embarquons avec armes et bagages sur le "Franconia" à Mers-El-Kebir pour l'Angleterre. Le bateau est anglais, le personnel est indien. Nourriture et mode de vie sont anglo-saxons : finis le rosé et la charcuterie au casse-croûte ; comme boissons à table il y a du thé anglais, du coca-cola ou de l'eau ou encore le café allongé à l'américaine. Les plats sont à base de conserves ou de viandes américaines plus ou moins préparées mais ce ne sont plus les biftecks, côtelettes, gigots et autres viandes du mess d'Assi-ben-Okba.

Il y a même du porc sous diverses formes : cela ne plaît pas à tout le monde. Il faut ajouter que le pain distribué est le pain blanc carré américain qui a un goût de paille comparé à celui des boules et du pain de campagne du mess.

Nous passons dix jours en convoi protégé avec exercice journalier de rassemblement au pas de course avec les équipements de sauvetage et simulation d'embarquement rapide sur des canots ; chaque jour, nettoyage à fond des postes de vie et rangement au carré des hamacs et autres équipements. Une ou deux alertes aux sous-marins nous permettent d'assister à des courses poursuites par les corvettes de protection avec grenadage à la clé, sans cependant voir l'ombre d'un U2 ou d'un U3. Le convoi remontant assez haut dans l'Atlantique, il fait quelque peu froid ; il est alors pris en charge par une autre escorte aux couleurs gris-bleu-noir (couleurs de l'Atlantique Nord) pour aboutir le 31 Mai 1944 dans l'estuaire de la Clyde à Greenock et la remonter jusqu'à Glasgow.

C'est un dimanche, il y a du soleil sans qu'il fasse très chaud (de notre point de vue de Nord-africains). Sur 20-25 Km on admire, sur les deux rives de la Clyde les résidences d'été des riches Ecossais du coin avec terrains de tennis, terrains de cricket (jeu étrange) et pelouses vertes jusqu'au bord de l'eau, il n'y a pratiquement pas de sable ; beaucoup de bicyclettes sur les chemins de bordure, quelques-uns se baignent mais la plupart se chauffent au soleil sur des

transats, chaises ou fauteuils de toile. Avec des jumelles, on pouvait distinguer même l'allure des filles du coin : blondes, blanches plus ou moins bronzées, en maillot ou en short et chemisier. Elles répondent gentiment de la main à nos saluts, nous ne sommes pas les premiers à débarquer à Glasgow et nous ne serons pas les derniers, il y a des convois tous les jours, mais aujourd'hui c'est dimanche.

En attendant le débarquement, branle-bas de combat : rassemblement de tous les paquetages, de tous les impedimenta qui nous ont été confiés, nettoyage à fond et curage à la brosse de nos postes de vie : tout doit être impeccable et même brillant, à croire que c'est une obsession chez les Master-chiefs anglais qui nous encadrent à bord.

Débarquement vers 13 heures et embarquement en silence et en ordre dans des trains qui nous attendent de l'autre côté du quai : les accès aux wagons sont au ras du sol, on n'a pas besoin de grimper 2-3 marches comme en France ou en Afrique du Nord, d'autre part, chaque compartiment a sa porte d'accès au quai et se distribue de chaque côté d'un couloir central ; cela fait toujours huit places par compartiment et selon la classe et la chance, on a droit soit à des sièges rembourrés soit à des sièges en bois sans coussins, le problème est de caser tous nos équipements, soit un sac chacun plus les suppléments collectifs. Le convoi s'ébranle vers 15 heures et l'on commence à voir défiler la campagne écossaise, on roule en principe vers l'est. On a distingué au loin les immeubles de Glasgow, et ensuite c'est le vert tout au long de la voie, cela change d'Assi-ben-Okba et de l'Oranie où, dès mai, tout était sec et grillé par le soleil. On arrive à lire quelques noms de stations, mais cela ne nous dit rien : on est en Angleterre et l'on roule vers le Yorkshire après l'Écosse. Notre terminus est proche : West Luton, Malton, Dalton, petites villes proches de Hull. Débarquement à la fin du jour et transport par camions jusqu'à un camp américain bien équipé avec chambrées de vingt dans des constructions métalliques en demi-tonneaux mais aussi hautes barrières à grillage sur 4-5 mètres de haut et MP de garde à l'entrée.

Séjour en Angleterre: Juin Juillet 1944.

C'est le camp typiquement américain avec salles pour réfectoires, toilettes avec eau chaude et douches, terrains de sport. En permanence, il y a des entrées et des sorties de troupes. Nous allons y rester près de deux mois, juin et juillet, et apprendrons bien vite à repérer les bons coins, pubs, salles de danse, lieux de rencontre. Il n'y a malheureusement pas de bons restos, plus exactement ils font tous de la cuisine anglaise qui nous paraît indigeste et fade. Aussi mangeons-nous tous au mess des sous-officiers (cuisine américaine plus ou moins améliorée) et sortons dès 19 heures pour rentrer obligatoirement à minuit : il n'y a rien à faire après car à minuit pubs, salles de danse et autres lieux publics ferment, c'est la règle, et les MP ramassent les traîneurs de façon assez musclée, quelque soit la nationalité : Américains, Anzacs (Australian, New-Zealand Army Corps), Polonais, Français, Anglais ... etc. La première chose qui nous a étonnés, a été la longueur du jour ou plus exactement la longueur du crépuscule après le coucher du soleil : il fait clair jusqu'à onze heures du soir et régulièrement nous voyons passer en formation serrée les bombardiers anglais ou américains dès huit ou neuf heures du soir jusqu'à vingt-deux ou vingt-trois heures. Ils vont bombarder le nord de l'Allemagne, on les entendra revenir vers cinq, six heures du matin mais sans les voir.

Dans la journée ponctuée par les trois repas, matin, midi et soir, entraînement théorique : maniement, matériel, simulation de situations de combat, nettoyages et entretiens divers. Les vieux adjudants-chefs de la Coloniale souffrent : pas de vin, pas d'apéritif, pas de nourriture riche, solide et relevée.

D'autres sous-officiers nous ont rejoints et étoffent l'encadrement. Une fois par quinzaine, la compagnie est de service le week-end pour assurer la police du camp et des deux ou trois bourgs des alentours où ont lieu des marchés et où se rendent régulièrement les soldats cantonnés dans les environs. Il m'est arrivé au moins deux fois d'être responsable de l'ordre dans un village entre York et Hull, appelé West-Market. Source d'étonnement : il y a un monde fou le samedi jusqu'à 17 heures, reprise à partir de 20 heures jusqu'à 24 heures ; black-out complet et fermeture de tous les lieux publics tout de suite après le " God Save the King " ; patrouilles jusqu'à deux ou trois heures pour ramasser les poivrots et les traîneurs (il faut bien raccompagner les filles après le

bal !). Réveil progressif le dimanche matin avec quelques badauds jusqu'à midi mais calme total à partir de midi : plus personne dans les rues, pas de pubs, pas de bals : rien que quelques GI ou autres militaires étrangers en train de traîner : c'est vraiment le "repos dominical" jusqu'à 20 heures. C'est la fin de la garde et le retour au camp.

Si nous ne sommes pas de garde ni d'astreinte, nous sortons le soir à deux ou trois pour boire une ou deux bières, un ou deux gins mais pas plus, et rencontrer quelques filles sur les promenades : ce sont la plupart du temps des « Land Women », entre 18 et 25 ans, qui assurent le travail des champs à la place des hommes mobilisés. Elles se baladent pendant leurs heures de repos et rentrent régulièrement autour de minuit dans leurs fermes soit à vélo soit avec la voiture de l'une d'elles. Pendant les week-ends sans garde ni astreinte il nous est arrivé de partir le samedi ou le dimanche à York ou à Scarborough, sur la Mer du Nord, à moins de 50 Km de Hull, en y allant par un bus parfaitement organisé, à l'heure et en plus sans payer. À Scarborough, même en juillet, la mer est froide, les gens déambulent bien couverts (j'y retrouve mes souvenirs de la côte de Dunkerque à Ostende pendant l'été 37) : des plages vides sur un kilomètre à un kilomètre et demi de large à marée basse, des chars à voile, des gens marchant pieds dans l'eau mais bien couverts, très peu se baignent et toujours dès le soir venu, le passage des bombardiers en formations serrées, partant vers l'Est : Hollande, Allemagne du Nord ou du Centre ou autres objectifs

Dès le débarquement du 6 juin 1944 en Normandie, on a suivi les opérations sur les cartes, les journaux, communiqués ou comptes-rendus journaliers, qui sont affichés à l'entrée des réfectoires où il n'y a d'ailleurs plus de mess spéciaux pour sous-officiers mais des tables réservées, tout le monde mangeant la même nourriture préparée par des cuisiniers américains. Les relations avec les habitants sont cordiales et même amicales malgré la barrière de la langue : il m'est arrivé de prendre le thé, le soir chez des gens qui nous voyant passer à deux ou trois, nous invitaient gentiment. C'est ainsi que nous avons fait connaissance avec les scones, les jellies anglaises ainsi qu'avec les tomates cultivées dans de petites serres dans un coin du jardin. Celles-ci sont oranges, grosses comme de grosses billes et naturellement assez acides mais c'est la production pour leurs besoins car les bateaux venant du sud et du soleil sont occupés à toutes autres choses qu'à transporter des fruits et des légumes pour la population. Par ailleurs nous avons déjà fait connaissance avec les « fish and chips ».

Au moins deux fois il y a eu des entraînements à tir réel avec plastrons simulant des situations de combat ; ceux d'en face ou avec nous, cela dépendait, étaient des Polonais de la 2^e DB polonaise,

des Américains ou des Anglais. Malgré quelques sérieuses “ peignées ” pendant l’exercice, cela se terminait toujours au pub le plus proche, l’exercice fini et l’exaltation retombée. Ainsi se sont passés presque deux mois.

Fin juillet 1944 : Ordre de départ et silence total, les uns après les autres, nous descendons vers le Sud et traversons toute l’Angleterre en train pour aboutir le 24 juillet 1944 à notre premier Camp X² près de Dorchester, d’où nous n’avons pas le droit de sortir, il n’y a pas de courrier, pas de nouvelles, si ce n’est les journaux anglais et les communiqués. Tout autour, des camps de transit en quantité avec toutes sortes de troupes tandis que la bataille sur le continent se déplace de la Normandie côtière à la Normandie profonde avec, en perspective une poussée vers les grandes villes françaises du pourtour : Rouen, Alençon, Cherbourg. Paris est encore hors de portée. On sait que le général Montgomery essaie de forcer le passage vers Rouen et le nord-est et les Américains, avec les généraux Patch et Patton, foncent au sud et sud-ouest vers Avranches, après de durs combats pour occuper le Cotentin, avec en ligne de mire la Bretagne et en se retournant vers l’est : Alençon, Chartres et plus loin, Paris.

Les 29 juillet, c’est le transfert de Dorchester à une autre Area X pour embarquement à Southampton dans la nuit du 30 juillet : silence radio total, départ en convoi maritime, entassés sur tous les ponts d’un cargo anglo-indien. Personne n’a dormi avant une heure du matin après le spectacle d’un théâtre aux armées pour GIs (nous faisons partie de l’armée américaine).

² Camp X : Camp n’ayant pas été nommé pour raison de confidentialité

Débarquement en Normandie

Le 1^{er} août 1944 à 5 heures du matin, lorsque le réveil a sonné, tout le convoi était en baie d'Isigny, en face de ce qui avait été la plage de débarquement d'Utah Beach, vers Grand Camp et Vareville. La mer est couverte de bateaux de toutes sortes, chacun avec un ou deux ballons de protection attachés à des filins de plus de 100 mètres de long pour se protéger des attaques aériennes directes. Le ciel est patrouillé en permanence par des avions de protection. Dans le soleil levant, c'est un spectacle magnifique et inhabituel.

Vers midi, après être descendu par des filets le long de la coque de notre transport et débarqué en landing craft, s'être mouillé les pieds pour atteindre la plage, et grimpé par des chemins balisés jusqu'aux premières collines de bordure, des camions nous ont emmené à Sainte Mère l'Église, premier village français abordé.

Pas une seule maison n'est intacte. Sur la place centrale, on retrouve classiquement la mairie et l'église, dont on apprendra plus tard que le clocher a servi de balançoire mortelle à quelques parachutistes de la 101^e division américaine au matin du 6 juin.

On cantonne à l'abri, dans des caves ou sous des décombres de bâtiments plus ou moins aménagés. À l'abri, car malgré la supériorité aérienne alliée, il peut y avoir un raid de chasseurs-bombardiers allemands. On s'installe comme on peut et on vit avec les vivres américains. On parle avec les habitants qui sont restés là depuis le débarquement : ce n'était ni confortable ni rassurant car, dès la première semaine, les combats se sont passés autour du village après que les parachutistes largués au matin du 6 juin ont été tous tués ou faits prisonniers.

En débarquant, on avait pu constater l'intensité et la dureté des combats des premiers jours avec les carcasses de landing-crafts, de chars, de camions ; les squelettes des ouvrages allemands : blockhaus retournés, tripodes de défense, "asperges" de Rommel³, champs de mines plus ou moins balisés et partout, des dunes, des morceaux de falaises, des ouvrages bouleversés lors des bombardements précédant, accompagnant ou suivant le débarquement et la progression des troupes.

³ Asperges de Rommel : XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

Ce n'étaient que débris américains sur les plages et à proximité, mais vers l'intérieur c'étaient plutôt des débris allemands : canons, véhicules, postes de tir....etc.

Deux jours à Sainte Mère l'Église et transfert à la Haye du Puits, de l'autre côté du Cotentin, le temps de prendre la température et les nouvelles qui sont encourageantes : Montgomery avance sur Rouen, les Anglo-canadiens ont dépassé Caen et foncent vers l'intérieur (Falaise, Vire ...). Les Américains sont enfin à Cherbourg et sont en train de forcer le passage vers la Bretagne à partir de Granville-Pontorson.

De Gaulle a mis en place une administration territoriale française avec des Commissaires du Gouvernement nommés par le gouvernement provisoire d'Alger et prenant en main toutes les administrations locales face aux forces combattantes alliées, au fur et à mesure de l'avance de celles-ci, y compris sur le plan financier et monétaire : la monnaie de base est le franc français qu'il soit émis d'Alger, de Londres, ou avec l'effigie de Pétain.

Deux ou trois jours à la Haye du Puits dans les mêmes conditions de cantonnement et de sécurité puis brusquement changement de conditions de vie. En descendant vers le sud (Pontorson, Avranches), la Division entre dans la guerre. Même nous, CID12, qui sommes toujours en réserve, nous cantonnons en campagne, sous la tente, à l'abri des vues, le long des chemins et des haies, en bordure de bois.

Vers le 7-8 août, nous subissons un bombardement aérien de nuit mais dispersés le long des haies, aucun cantonnement n'est sérieusement touché. C'est la riposte à la première intervention de la Division en soutien à la 3^e Armée de Patton qui a percé à Mortain dès le 25 juillet mais qui n'a débouché qu'en août vers la Bretagne et Saint Malo, Rennes et Nantes et pour enfin se retourner vers l'Est, vers Alençon, pour prendre au piège les armées allemandes de Normandie.

La CID 12 reste regroupée à 50-60 Km en arrière de la zone des combats, il en sera ainsi jusqu'à Alençon, Chartres et Paris .De cette façon nous cantonnons à partir du 25-26 août 1944 à Versailles (camp de Satory) puis à Saint Germain au quartier de Cavalerie de Gramont. Nous avons les échos des combats et des exploits : le colonel Dio remontant avec sa jeep toute une troupe de camions allemands vers Doucé sous Fontaine, mitraillant à tout va et faisant prisonnier tout un bataillon essayant de faire retraite à travers les tenailles américano-françaises fermant la poche de Falaise au sud et à l'est, les Anglo-canadiens tenant le nord et venant de l'ouest. Quelques-uns de nos sous-officiers rejoignent au coup par coup les unités de combat quand les demandes parviennent à temps et surtout quand ils arrivent à joindre leurs unités dans le désordre de la bataille...

Cantonnant dans la nature la plupart du temps, nous faisons ainsi connaissance avec les habitants du coin, pour la plupart des paysans vivant soit dans des fermes soit dans de petits bourgs ruraux. C'est ainsi que j'ai pu " admirer " pour la première fois de ma vie une grande table de ferme pour douze personnes. Celle-ci est installée dans la grande salle de la ferme avec la grande cheminée et la cuisinière à bois. En général l'étable est en prolongement lorsque la ferme est petite, ou en vis-à-vis, lorsque la ferme est plus grande. Cette table est façonnée avec 12 creux à soupe fermés par un bouchon et que l'on lave après le repas d'un grand seau d'eau chaude qui sert aussi à nettoyer le carrelage de la salle.

Il n'y a pas d'assiettes individuelles mais de grandes tranches taillées dans des boules de pain de 4 à 5 kg chaque, sur lesquelles chacun dépose viande, légumes ou fromage qu'il mange en taillant avec un couteau à virole. Nous, nous avons nos outils américains en aluminium : assiettes ovales, couteau, fourchette, cuiller ainsi que la gourde d'une double pinte que l'on se fait remplir soit de cidre soit de vin léger ou de piquette pour faire passer les conserves des rations américaines. Depuis notre arrivée en France, nos vieux coloniaux ont repris leurs vieilles habitudes et se débrouillent toujours pour avoir du vin, du calvados en guise de gnole pour améliorer le café de la ration, mais ne sont guère portés sur le cidre (ce n'est pas une boisson coloniale).

Autre souvenir : jusqu'au 15 août, nous sommes cantonnés près d'Avranches, alors que les éléments de pointe de la Division foncent vers Alençon après avoir élargi la fameuse trouée de Mortain : 10 Km de large avec seulement deux routes praticables par où s'est engouffrée toute la 3^e Armée Blindée de Patton (près de mille chars, le triple de camions, véhicules de toutes sortes plus ou moins blindés et armés) et qui pendant près de deux semaines a été le seul canal de ravitaillement, d'où les contre-attaques répétées allemandes, auxquelles a mis fin l'intervention de la Division dès le 6-7 août. Et le 15 août 1944, nous sommes tous partis visiter le Mont Saint Michel et il est vraisemblable que nous étions alors les premiers Français du débarquement à y venir avec naturellement de nombreux GIs. Camions stationnés sur les terre-pleins en bordure de la route, nous avons visité l'abbaye, grimpé jusqu'au cloître et mangé dans une des auberges se succédant le long de la Grande Rue et qui s'appelaient toutes " Poulard ".

On a ainsi refait connaissance avec la France, qui était très belle sous le soleil d'août, et avec les Français du coin, qui l'étaient moins. Ils ne pouvaient plus vendre leur lait, œufs, beurre, fromage, légumes, viande, cidre, aux troupes d'occupation (nous avons nos rations) et surtout, aux hommes du marché noir qui ravitaillaient à partir de là toutes les villes, jusqu'à Paris, qui manquaient de tout. Cependant, il y a tous les jours des jeunes gens, entre 18 et 20 ans, qui se

présentent au bureau de la Compagnie pour s'engager dans la Division et participer à la guerre dont l'issue nous paraît inéluctable : les Allemands ramenés chez eux derrière le Rhin et le régime nazi abattu. On les adressait un peu plus loin soit au QG du Bataillon ou du Régiment, soit au QG divisionnaire : les chars les fascinaient ainsi que tous nos équipements et armements individuels.

Le 15 août 1944 on a appris par la radio le débarquement en Provence à Antibes et on a suivi la progression de la Première Armée Française, commandée par De Lattre de Tassigny, en Provence, remontant toute la vallée du Rhône, avec en ligne de mire les Vosges, l'Alsace, la vallée du Rhin et son versant allemand. Nous avions dans cette Première Armée, qui était formée de tous les régiments retirés d'Italie depuis la prise de Rome (6 et 7 juin 1944) et de Sienne et de ceux recréés en A.F.N(Afrique du Nord) avec tous les appelés, volontaires ou recrutés localement, une division FFL : la Première DFL(Division Française Libre) ou «Division Brosset », dont les éléments avaient combattu à Bir-Hakeim, en Érythrée, en Syrie, mais aussi sur le front d'El Alamein, avec les Anglais de Montgomery jusqu'en Tunisie.

Affectation au 1^{er} RMT

Le 28 août 1944, cantonné à Saint Germain, je suis affecté avec une dizaine d'autres camarades de la CID 12 en renfort des unités qui ont combattu sans arrêt depuis Mortain (6-7 août) jusqu'à Paris (24-25 août). Il faut remplacer les manquants (morts, blessés, indisponibles) ainsi que le matériel détruit au combat ou endommagé. Et le 28 août 1944, vers 11 heures du matin, j'arrive au Blanc Mesnil pour prendre la responsabilité d'un groupe de combat, soit dix hommes logés dans un Half-Track : véhicule semi-chenillé, armé d'une mitrailleuse ou d'un autre engin, relativement blindé sur les côtés (2 cm d'acier) surtout contre les éclats, balles perdues ou tirs individuels isolés mais absolument pas contre les mitrailleuses lourdes, les Panzerfaust ou les Panzerschrek, et encore moins contre les canons allemands de 77 ou de 88 ou même les petits 47, type Bofors à forte vitesse initiale. C'est un véhicule de transport, protégé, qui amène son équipe à pied d'œuvre derrière le char.

Je suis affecté au 1^{er} Bataillon du RMT (Régiment de Marche du Tchad), 1^{ère} Compagnie, 1^{ère} Section et 1^{er} Groupe : c'est-à-dire, le groupe de commandement de la Section. J'ai à bord le Chef de Section avec son agent radio et ses deux agents de liaison. Mon chef de Section est le lieutenant Djambekof., Russe blanc, ancien Cadet du Tsar et officier dans les armées tsaristes, d'origine Tcherkess et vaguement musulman. Rapatrié en 1920 avec l'Armée Wrangel, venant d'Odessa, il s'est débrouillé pour monter à Paris. Les autres sont restés en AFN après leur débarquement à Bizerte (J'en ai connu au Maroc où ils étaient devenus d'excellents ingénieurs ou techniciens). A Paris, il a vécu comme il pouvait, en particulier en participant à des spectacles russes type Cosaques du Don ou Chœurs de l'armée russe. Mobilisé en 39, il a pu passer en 40 en AFN où il a vécu aussi de spectacles. Après le débarquement du 8 novembre 1942, engagé dans les Corps Francs d'Afrique, il a participé à la bataille de Tunisie pour finalement partir s'engager avec la majorité des autres Corps Francs à la 2^e BFL (ex-colonne Leclerc) à Zabratha et ainsi participer à la formation de la 2^e DB à Temara. Avec ses quarante ans, c'est certainement un " vieux " parmi les officiers les plus anciens de la Compagnie et du Bataillon mais prudent et avisé, il n'a rien d'un " va-t-en guerre " (je m'en apercevrai plus tard, en Alsace). Il a de l'expérience et surtout le sens du terrain : il l'a prouvé avant et après Alençon dans la forêt

d'Écouges, et ensuite à Paris, Ministère des Affaires Étrangères, place des Invalides, rue de Constantine, aux combats du Bourget et de Dugny.

J'avais tout juste dix-neuf ans et demi, aucune expérience du combat, des connaissances très théoriques et les hommes de mon groupe étaient tous des anciens, soit d'AFN soit des Corps Francs, sauf les jeunes engagés ramassés depuis le débarquement. Ils étaient plus âgés, plus expérimentés mais grâce à l'appui non dit mais ressenti de mon chef de Section, il n'y a eu guère d'accrochages ni de refus : j'étais sergent, eux étaient de simples soldats donc ils obéissaient, encore ne fallait-il pas les engager dans des situations difficiles. Seul un caporal natif d'Aïn Taya et d'origine maltaise, responsable des voltigeurs du groupe, m'a fait quelque peu la tête les premiers jours. Il y avait aussi un deuxième caporal qui lui était russe (Baranof) mais issu des "Corps Francs Franquistes" de la Guerre d'Espagne. J'ai rapidement fait connaissance avec les autres chefs de groupe de la Section dont un sergent-chef et un adjudant faisant fonction d'adjoint au chef de Section : il y en a quatre au total, responsables des mortiers, de la mitrailleuse lourde de 12,7, arme redoutable, du canon de 57 anti-char et des mitrailleuses couplées. Soit au total, pour la Section : un chef de section (seul officier), cinq groupes de dix hommes commandés par des sous-officiers, montés chacun sur un Half-Track, avec pour moyen de liaison la radio, qui est sur mon véhicule et communique sur trois fréquences (3 cristaux) avec la compagnie, le bataillon, les chars pour assurer la liaison. L'adjudant a fait le Fezzan et la Tripolitaine, un sergent-chef a fait la Tunisie, les autres ont été intégrés à Temara.

Parmi les hommes de la Section, il y avait des gens d'AFN, en général des volontaires, peu d'"appelés", des jeunes qui avaient fui la France entre 42 et 43 à travers l'Espagne et qui avaient tous séjourné dans les camps franquistes dont ils étaient sortis fin 42-début 43, échangés par l'administration de Franco contre du ravitaillement de première nécessité pour la population espagnole, des étrangers engagés dans les Corps Francs après le débarquement ainsi que des Russes récupérés à la section grâce au lieutenant Djambekof, l'officier Russe notoirement connu au Bataillon : au total, il devait bien y avoir une dizaine de nationalités à la section.

Séjour à Paris.

Du 28 août au 10 septembre : service de garnison minimum à Blanc-Mesnil avec beaucoup de liberté et de temps libre : tous les jours des camions nous emmènent place de la Concorde vers 13

heures, après le repas, et nous reprennent à minuit pour passer la nuit au Blanc-Mesnil, pour ceux qui ne se sont pas égarés quelque part et Dieu sait si les occasions ne manquent pas. Je cantonne dans une École Maternelle dont les classes ont reçu quelques lits de camp ou matelas ; je fais ma toilette dans des toilettes pour tout-petits, ce qui n'est pas très pratique.

Tous les jours à Paris, de 13-14 heures à minuit, je retrouve le métro, où je ne paie pas, et les autobus, ainsi que les lieux dont j'ai quelques souvenirs depuis notre visite à l'Exposition Universelle de 1937. Malheureusement, je n'ai pas l'adresse de Tonton Adolphe et me souviens mal de l'endroit où ils habitaient (je saurai plus tard que même si j'avais trouvé, j'aurais fait " chou blanc " car ils avaient déménagé en 1938). Écrivant peu à Casablanca, je ne l'ai pas demandé à ma mère, d'autant que la censure veille à ce que nous évitions de parler de lieux en France.

Avec les copains de la section, je fais connaissance avec le " petit blanc " des bistrotis parisiens, il n'y a pratiquement que cela car en matière de nourritures solides les parisiens ne sont pas gâtés, c'est la pénurie et le marché noir, heureusement que nous faisons des échanges avec notre ravitaillement américain : café, lait, conserves, chewing-gums, et surtout, tabac et cigarettes. Les contacts sont faciles, les filles agréables et gentilles, mais rentrer à minuit limite les effusions et débordements.

Je n'ai encore jamais vu un tel enthousiasme ni même une telle gentillesse parmi la population parisienne qui souffre beaucoup de la pénurie de ravitaillement, nous donnons à l'occasion quelques cadeaux : boîtes de lait pour les enfants, boîtes de conserves et sucre pour les plus grands, cigarettes et tabac pour les adultes. Il n'y a pas d'alcool ni même de bière dans les rations américaines, alors on s'abreuve dans les bistrotis de passage et Dieu sait s'il y en a dans les quartiers dits populaires. Dans ces conditions, faire connaissance est facile avec tout le monde dans la rue, dans le métro, au bistrot ... Certains, comme en Angleterre, nous ramènent chez eux (pour leur plaisir et le nôtre aussi). C'est le cas avec un couple du nom de Dalem, lui avocat, elle publicitaire, 40 à 50 ans chacun, très portés sur la politique et assez à gauche : ils s'inquiètent des tendances autoritaires de De Gaulle qui a rejoint depuis le début septembre Paris et ses ministères. Vu notre attachement à la DB, ils nous demandent gentiment si nous pourrions être des " SS Leclerc ", hypothèse qui ne semble être venue à l'esprit d'aucun de nous.

Je visite ainsi Paris avec les uns ou les autres, mais en particulier avec le chauffeur du 2^e groupe, André Rotman qui a passé 3 ans d'étude à l'ORT de la rue des Rosiers à Paris. Alsacien de vingt-deux ans, né en Allemagne, émigré en France avec la montée du nazisme, évacué sur Limoges en

39-40 en zone dite libre, il est passé clandestinement en Espagne dès l'été 42 pour rejoindre l'AFN, Espagne dont il connaît quelques camps de concentration et d'où il est sorti lors du grand échange de fin 42. Il a intégré les Corps Francs d'Afrique à Casablanca, fait la Tunisie, déserté pour la 2^e BFL à Zabatha, puis la 2^e DB à Temara. Il a été en Angleterre, a fait la bataille de Normandie, puis de Paris comme chauffeur de Half-Track. Il m'entraîne dans certains milieux plus ou moins intellectuels et l'on discute de tout y compris de poésie : Apollinaire mais surtout Aragon, qu'il semble avoir un peu connu à Paris lors de ses études de styliste-machiniste à l'ORT. On deviendra très copains par la suite, le 2^e groupe appuyant très souvent le 1^{er} groupe pendant les opérations ; ce sont des voltigeurs comme nous, les autres groupes étant plus spécialisés.

J'ai eu l'occasion d'assister aussi à des rasages de cheveux sur des filles accusées d'avoir eu des rapports avec les Allemands, certaines essayent d'ailleurs d'en faire autant avec nous. La sauvagerie et la méchanceté de ceux qui les jugent et condamnent sont visibles et gênent ; peut-être ont-ils quelque chose à se faire pardonner car le nombre de FFI se baladant avec brassards, armes et tractions-avant est impressionnant. Les copains disent qu'il n'y en avait pas le quart entre le 24 et le 25 août au moment des combats dans Paris : « tout le monde a fait de la Résistance, mais chut ... on ne pouvait pas en parler.. »

Un matin, j'ai aussi assisté au déterrement d'un certain nombre de cadavres de résistants exécutés et enterrés en bordure du terrain du Bourget par les Allemands avant et pendant la libération de Paris : ce sont des prisonniers allemands et des collabos qui le font, surveillés par des FFI tout excités et bravaches. C'est assez impressionnant et ce sont les premiers morts de la guerre que je vois : ils sont livides et gonflés. Un de nos camions les emmène au cimetière, après identification, pour qu'ils soient enterrés plus dignement.

J'aperçois lors d'un contact avec le Bataillon, l'aspirant de Saint-Simon affecté à la Compagnie d'appui et qui était avec moi à Cherchell. J'ai revu quelques camarades de la CID12 affectés aussi au Premier Bataillon (Commandant Quilichini) mais qui ne paraissent pas enchantés. Apparemment, ou ils ont joué les gros bras, avec leurs connaissances théoriques, ou il y a avec eux quelques vieux sous-officiers, anciens de la Coloniale, mal embouchés comme certains savaient l'être avec les jeunes.

Campagne de Lorraine

À partir du 10 septembre, les premiers éléments de la DB quittent Paris direction plein Est : la Lorraine d'abord, l'Alsace ensuite avec toujours à l'esprit Strasbourg et le Serment de Koufra. Tout le matériel a été revu, retapé, changé ou remplacé, les hommes aussi.

Nous quittons Paris le 15 septembre, le GTD (Groupement Tactique Dio) étant en formation de réserve derrière les deux autres GT, " L et V ", qui passent devant mais en appui à des divisions américaines qui ouvrent la voie. Alors que l'on traverse l'Aube, la Haute-Marne aux alentours de Chaumont, les accrochages commencent vers Contrexéville et Vittel aux abords des premières côtes de Lorraine et en vue des Vosges.

Pendant toute cette période d'avances, d'arrêts, de cantonnements dans les écoles, maisons ou en pleine campagne, on fait connaissance avec la campagne lorraine, avec ses terres lourdes consacrées aux herbages, à la polyculture et aux arbres fruitiers comme les pommes, les poires et les prunes (quetsches et mirabelles) sans compter les framboises et les mûres qui donnent des alcools variés et forts. Les fermes, où l'on se ravitaille à l'occasion (un poulet, un canard, du beurre, du pain de campagne...) sont basses et lourdes et les cours occupées par le tas de fumier qui est parfaitement bordé, monté, aligné.

On dort à l'occasion dans les granges lorsqu'on cantonne dans la nature et quand il pleut.

Les gens sont assez sombres, peu expansifs mais plus attachés à la notion de France que les paysans normands ou bas-bretons. Ce sont des journées relativement tranquilles avec cependant des problèmes mécaniques pour mon véhicule (Naltchik II) : embrayage, charge électrique, batterie. Je suis obligé de passer trois jours à Contrexéville à l'atelier bataillonnaire. Je dors alors dans la salle d'attente des 2^{èmes} classes de la gare SNCF et je glande dans la petite ville dont on peut faire alors le tour en une demi-heure. Heureusement que le trafic SNCF n'est pas encore totalement rétabli et que l'on peut dormir et glander tranquille.

Quelques jours avant les accrochages de Contrexéville et Vittel c'était la bataille de Dampierre, le GTL⁴ bloquant une division blindée allemande remontant du sud, coupant court plein nord pour se

⁴ GTL : Groupement Tactique Langlade

mettre à l'abri des premières collines lorraines, poussée par la Première Armée Française qui remonte la Vallée du Rhône et de la Saône en ratisant large de chaque côté .C'est la rencontre historique, après une bataille de blindés où près de cent chars allemands sont restés sur le carreau , entre les éléments de la 2^e DB en flanc-garde de la 7^e Armée américaine (Patch) et la Première Armée Française débarquée en Provence.

Après cela, en allant toujours vers l'Est mais lentement, c'est le passage des rivières de Lorraine comme la Meuse, la Moselle avec des collines boisées et des petites villes.

La plupart des passages se font à gué, ce qui est assez sportif pour les Half-Tracks et les camions GMC, vu la pluie qui tombe assez régulièrement depuis le 15 septembre et la température qui a fraîchi depuis Paris. Les GT⁵ de tête passent la Meuse à Nomexy-Châtel et nous laissent ensuite passer devant

C'est notre tour d'être en tête. Et le 22 septembre c'est l'attaque et la prise de Chênevières après un passage éclair de la Meuse et un déboulé par le sud du peloton de chars du 12^e Cuirassiers (Lieutenant Shirmek, alsacien passé en AFN) que notre section appuie (un char plus un groupe dessus), le tout fonçant à 60 Km/h sans s'arrêter aux carrefours, les Half-Tracks suivant tout derrière avec l'armement lourd. Pas besoin de radio, tout se fait à la voix : à la première velléité de résistance, tous les fantassins giclent à droite et à gauche, jetant des coups d'œil sur les soupiraux (à cause des Panzerschrek) et les jardins (à cause des Panzerfaust) et surveillant en face les fenêtres derrière lesquelles peuvent s'être embusqués des tireurs ou des grenadiers. Tout le monde arrose à tout va, pour arriver en courant sur la place centrale du village où on a le plaisir de faire prisonnière toute une section de fantassins protégeant deux antichars de 44 tournés vers le Nord.

La surprise est totale, on est arrivé sur leurs arrières trop vite pour qu'ils aient eu le temps de se réorganiser : ils attendaient des GI américains au nord, ils ont eu des blindés français au sud et aucune latitude pour riposter avec quelque efficacité. En face d'eux, il y a cinq chars Sherman avec chacun un canon de 75 mm et deux mitrailleuses légères, une section de 50 hommes agiles, rapides et efficaces avec mitrailleuse lourde, 5-6 mitrailleuses légères, des mortiers, un canon de 57 et un lieutenant de blindés qui leur ordonne dans un allemand aussi clair que le leur, de jeter leurs armes et de se rendre illico sans barguigner ni esquisser le moindre geste de riposte : face à cinq chars pointant en cercle canons et mitrailleuses, c'eut été suicidaire.

⁵ GT : Groupement Tactique

C'est là que j'ai récupéré sur un sous-officier un pistolet P38 réglementaire de l'armée allemande. Après désarmement et fouille sommaire, les PM les ont pris en charge et conduits vers l'arrière. L'objectif atteint, sans aucune casse, on a pu se détendre pour tout aussitôt se mettre en position de "hérisson" pour la nuit avec des points d'appui à partir des chars et quelques postes de surveillance un peu en avant sur tous les accès du village.

On avait en face de nous des unités aguerries, expérimentées, rageuses car elles venaient de faire plus de 800 Km avec la Première Armée qui les poussait, se rapprochant de leur pays : on n'était pas très loin des zones annexées dès l'armistice de 1940. Les premiers contreforts des Vosges étaient là avec leur couverture de forêts sombres, ce qui facilitait les actions de décrochage et de contre-attaque. Parmi elles, des unités blindées mais aussi des éléments SS dont il fallait se méfier.

Pas d'incident dans la nuit et le lendemain 23 septembre, c'est la prise de la Roure Saint Clément et la pénétration dans la forêt de Mondon bordant les approches de Lunéville qui était l'objectif de la division américaine située à notre gauche et sur laquelle nous étions en avance. Cette approche de la forêt de Mondon est précédée par un certain nombre de patrouilles chargées de reconnaître le terrain, les accès, et surtout, de localiser les unités allemandes qui avaient disparu brutalement et de les évaluer, on craignait la présence de Panthers ou de Tigres, ce qui était effectivement le cas.

Il faut avancer en silence dans les taillis sombres et humides de grands hêtres ou autres feuillus non encore dépouillés de leur feuillage. On entend des bruits de chenilles métalliques (nos Sherman ont des chenilles caoutchoutées), des interpellations en allemand et finalement on distingue à travers le feuillage deux chars Panthers accompagnés de 7 à 8 soldats de protection, grenadiers ou autres. On se glisse dans les taillis, on avance encore un peu, on surveille, on évalue et enfin on les voit partir vers l'est dans un bruit crispant de chenilles.

On fait l'inspection du point de rassemblement (ils avaient fait une pause casse-croûte), on repère les lignes de sortie et enfin on revient à notre base de départ en lisière de la forêt pour rendre compte et laisser un autre élément de notre sous-groupe avancer et occuper le terrain jusqu'à la lisière pour la nuit.

On avançait ainsi chacun à son tour, passant d'élément de pointe à élément de soutien et inversement, utilisant les renseignements fournis par les uns et les autres, progressant

apparemment comme le perroquet, mais étant capable, après le déclenchement de l'action, de contourner tout obstacle après l'avoir évalué, plutôt que de le forcer de front. Les Allemands n'avaient plus assez de moyens pour tenir tous les accès, il y avait forcément des "trous" entre les positions et d'autre part leur but apparent était de retarder toute avance pour permettre le regroupement de leurs forces sur des positions adossées aux premiers contreforts des Vosges entre Lunéville et Baccarat, pour la partie qui incombait à la Division.

Le lendemain, 24 septembre, débouchant de la forêt de Mondon, nous prenons Thiébaumenil ainsi que toute une série de petits villages comme Benaménil et autres Ménil qui bordent la vallée d'une petite rivière, la Vezouze, affluent de la Meuse. Les pluies de septembre l'ont fait plus ou moins déborder sur les champs en bordure, ce qui ne facilite pas la marche de nos blindés.

On distingue quelques positions allemandes au delà de la Vezouze tenant des points d'accès à des carrefours ou sur quelques collines dont les lignes se prolongent vers les Vosges. De leurs positions, nous sommes en pleine vue et un bombardement aux canons et aux mortiers pendant trente minutes l'après-midi du 24 septembre nous le démontre vite. Nous avons quelques blessés par éclats heureusement, mais c'est un bon enseignement et dans la demi-heure, il n'y a plus un seul soldat, ni un seul véhicule aux vues allemandes, tout est camouflé ou caché. La nuit c'est aux autres d'aller en reconnaissance, nous, nous dormons sur place et tenons les positions que nous avons prises dans la journée.

Le Pont de Manonvilliers

Le lendemain, 25 septembre dans la foulée, c'est le départ pour Manonvilliers à quelques kilomètres mais avec un pont franchissant la Vezouze et capable de supporter nos chars ; ce qui n'est apparemment pas le cas ni au nord ni au sud, où les passages habituels sont à gué mais impraticables dans l'état totalement détrempé des abords de ceux-ci.

Les chars et nos Half-Tracks sont obligés de rester sur les routes, l'élément de dépannage est obligé de se mettre à deux engins pour désembourber un Sherman qui s'est aventuré hors de la route. Du coup ce sont nous, les fantassins, qui passons devant sur la route pour approcher le pont de Manonvilliers.

C'est mon groupe qui est en tête avec en avant un caporal et deux hommes, ensuite moi avec trois autres, puis le deuxième caporal avec le reste du groupe et enfin le lieutenant et son radio. Nous sommes tous sur le bord de la route, à droite ou à gauche, car les fossés de bordure sont humides et il nous faut garder l'objectif en vue : le pont avec ses abords, à droite et à gauche, pour juger de l'intervention possible des chars. Les autres groupes de la section progressent derrière et les chars attendent.

À trois cents mètres du pont, quelqu'un signale trois à quatre soldats allemands courant dans les prés de bordure de la Vezouze, sur notre gauche ; quart de tour vers la gauche tout en continuant à avancer : ils semblent vouloir mettre en batterie un fusil-mitrailleur dans un petit bois devant un bâtiment, ce qui laisse supposer que le bâtiment est occupé par les Allemands, mais est-il sur l'autre rive ou sur la nôtre ? Je n'en saurai jamais rien car éclate à ce moment un tir de mitrailleuse venant du pont. Tout le monde roule dans le fossé et évacue le dessus de la route

Je suis touché à la poitrine, mon caporal à la mâchoire et le chef du deuxième groupe, qui est derrière, au pied gauche... Je suis touché en séton (en travers), la balle est passée dans le gras de la chair entre la poitrine et le bras à hauteur du pli. J'ai ressenti comme un coup de poing sans plus et mon bras s'est plié comme pour protéger la poitrine. Je tombe à genoux puis cherche à savoir ce qui se passe. Un de mes hommes vient tout de suite à mon secours, m'aide à sortir le nécessaire de soins, sulfamide, gaze, bandage, et m'accompagne à l'arrière vers le poste de secours.

Dans le même temps, on voit arriver titubant le caporal, Ernest Baranof, totalement sonné avec une large plaie qui lui coupe la joue gauche jusqu'à l'oreille qui est touchée elle aussi.

Premiers pansements, premières piqûres au poste de secours. Nous avons eu tous les deux de la chance : nous étions tournés vers la gauche au moment du déclenchement du tir, sans cela nous aurions reçu nos balles de face et elles n'auraient pas fait de détails. J'apprendrai plus tard que finalement un char a pu arroser le poste de tir allemand en montant sur la route, que les autres groupes ont pu progresser jusqu'au pont, le reconnaître, lui et ses abords (reconnus impraticables à nos blindés) après qu'un homme du deuxième groupe, G. Ruffin, s'y soit fait tuer en essayant de repérer s'il était miné ou non.

Il est deux heures de l'après-midi et je suis évacué avec les blessés de l'opération (Molina et Baranof) jusqu'au Field Hospital américain le plus proche, il devait être vers Nomexy-Châtel. Arrivé vers cinq-six heures, je suis dépouillé de mes habits et de mon équipement individuel (je retrouverai tout plus tard mais pas le P38 ni une paire de jumelles allemandes). Endormi localement, car la balle n'a fait que traverser sans endommager aucun organe, je participe à mon opération : le chirurgien nettoie les plaies d'entrée et de sortie en découpant et en nettoyant, recoud à grands points puis passe au suivant. Une infirmière fait le pansement avec moult gaze, sulfamide et bandage, piqûre de pénicilline, tenue de nuit, c'est-à-dire pyjama, et transfert sur un lit de camp confortable mais sous la tente (grande tente carrée pouvant contenir de vingt-cinq à trente blessés) et piqûre de pénicilline toutes les trois heures (la pénicilline-retard n'est pas encore en service), c'est peut-être cela que j'ai trouvé le plus dur, car pour le reste tout est pensé pour notre confort.

Au bout de quatre jours de ce régime, pendant lesquels les infirmiers américains nous ont fermement incités à nous lever, faire notre toilette nous-mêmes ; bouger un peu, aller à la tente centrale réfectoire, mess et centre d'activités, on nous a évacués en ambulance sur Reims, dans un General Hospital installé dans les bâtiments de la Fondation Rothschild, un peu à l'extérieur de la ville et sur une petite colline, d'où une excellente vue sur le vignoble de la Montagne de Reims. Organisation américaine, soins américains, docteurs, infirmiers, infirmières américains, sans compter la subsistance et la langue. Je retrouve mes camarades blessés à Manonvilliers, Baranof, Nemirov ; Baranof sorti de son quasi-coma, mais bien faible et avec un énorme pansement sur le côté gauche du visage. Il restera d'ailleurs encore un mois à Reims pour des opérations complémentaires alors que nous sommes évacués sur Paris dix jours plus tard, tous les points de suture enlevés et notre équipement renouvelé. On s'exerce tant bien que mal à l'américain avec

les infirmières qui nous paraissent toutes jolies et désirables, avec les infirmiers qui nous rudoient un peu : toilette, tenue soignée, promenade dans le parc, repas au réfectoire mais pas dans les chambres, etc.

1^{er} retour à Paris.

C'est ainsi que je me retrouve à Paris à la mi-octobre 44, dans le vieil hôpital du Val de Grâce : un véritable rêve d'adolescent car en plein Quartier Latin. Je porte mon bras gauche en écharpe, mais je peux m'en servir sans problème majeur, la souplesse et l'élasticité revenant doucement avec le temps. Je crois que je n'ai jamais passé un après-midi à l'hôpital. Dès dix heures, après le café et la toilette, tenue de sortie, repas rapide à 11h30 et sortie dès 12 heures, à nous les rues, les gens et les filles, mais il faut rentrer avant minuit car le métro s'arrête et la porte de l'hôpital risque d'être fermée. On passe par-derrière, par l'église du Val de Grâce qui a un accès direct au parc de l'hôpital par le presbytère ; on se débrouille ensuite pour regagner nos chambres et nos lits jusqu'au lendemain à huit heures. Et tous les jours se suivent ainsi.

On a des nouvelles régulières des opérations soit par les communiqués et les journaux, soit par les copains permissionnaires car depuis notre action sur le pont de Manonvilliers, les opérations se réduisent à des patrouilles de reconnaissance ou de contact, la Vezouze est toujours la limite de notre territoire, mais notre division américaine de gauche est enfin dans Lunéville sans pouvoir pour l'instant en déboucher. Il pleut, il ne fait pas assez froid pour que les champs soient gelés et redeviennent praticables par les chenilles des chars.

Deux ou trois hommes de la section nous ont rejoints au Val de Grâce pour des blessures légères qui ne les gênent absolument pas pour faire la foire, Nemirov en particulier, qui rentre bourré tous les soirs en faisant du tapage ; je pense qu'il pique des vestes canadiennes un peu partout dans les chambrées pour les revendre et continuer à se payer à boire. De gentilles filles se proposent pour être nos marraines de guerre : c'est-à-dire, nous sortir, nous aider si c'est nécessaire, et à l'occasion nous divertir. J'hérite ainsi d'une jolie fille de dix-neuf ans, un peu rondelette, qui habite Neuilly et dont le père, courtier en diamants rue Lafayette, a réussi à passer à travers les aléas de l'occupation tout en s'appelant Blum ; elle, c'est Claude Blum avec qui j'ai gardé longtemps des contacts et de bons rapports amicaux et affectueux.

En permission pour huit jours à Paris, Djambekof réunit tous ceux de la Section ,qui sont alors à Paris, chez une de ses cousines dans le 15^e, c'est une réception à la russe avec des Russes " blancs " qui ont survécu comme ils le pouvaient depuis 1920 et qui à l'occasion ont donné un coup de main dans la résistance d'avant juin 44.

Ayant eu finalement l'adresse de tonton Adolphe lors d'un courrier de ma mère, je rends visite à la famille qui habite rue d'Hauteville et qui est passée à travers l'occupation et la guerre grâce à des amitiés, à de l'argent et aussi à quelque organisation pour survivre : ne jamais passer la nuit dans l'appartement, être en bons termes avec la concierge et les voisins, éviter les zones à rafles, disparaître à la campagne pendant les périodes de tension ... ce qui laisse supposer aussi quelques amitiés chez les policiers du quartier.

Les médecins m'estiment guéri dès la fin octobre et m'octroient une permission de convalescence de vingt-et-un jours avant de rejoindre mon unité en Lorraine où Baccarat vient d'être occupée après un véritable ballet de blindés qui a contourné toutes les défenses allemandes qui précédaient le Réduit des Vosges qui lui n'a pas été touché. Tout le monde sent que la prochaine attaque va se dérouler sur ces Vosges-là et en direction de Strasbourg alors que la Première Armée Française est sur Belfort-Mulhouse. L'hiver est arrivé, enfin il gèle.

Je vais passer cette permission dans une famille de Puteaux, les Vignon, qui vont m'accueillir chez eux avenue Victor Hugo. Je suis le " grand fils " de la famille, il y a là un gamin de douze ans qui ouvre de grands yeux. Comme je n'ai pas encore vingt ans j'ai droit aux tickets de rationnement des J3 (suppléments de sucre, beurre, farine, huile...etc.) mais j'ai aussi quelques rations américaines en réserve. Je dors dans le salon, sur le canapé, et accompagne quelquefois madame Vignon chez les commerçants du quartier. Je mange rarement à midi chez eux, quelquefois le soir, mais toujours le petit déjeuner avec lait et café soluble américain. J'ai rendez-vous dans la journée soit avec la famille, soit avec les amis, soit avec ma marraine, le plus souvent pour aller danser un peu partout et assez fréquemment à " Mimi Pinson " sur les Champs-Élysées.

Avec les amis, c'est la tournée des bistrots, en descendant ou en remontant la rue Saint Jacques ou le boulevard Saint Michel, avec à la clé un coup de gueule de Nemirov. C'est aussi la recherche de groupes de filles, tout au moins celles qui ne sont pas occupées par leurs études (elles ont entre dix-huit et vingt ans) ou leurs activités professionnelles : caissières, commis, lingères, que sais-je encore, car celles qui travaillent en ateliers ne sont pas disponibles.

Avec la famille, c'est quelquefois un repas mais la plupart du temps ce sont des discussions sur tout sujet avec tonton Adolphe. Jean est à la boutique, Georgette à son salon de coiffure et Gaby avec son fiancé. J'assiste d'ailleurs entre le 15 octobre et le 25 novembre aux fiançailles officielles de Gaby avec Jean Tertis-Chatin et aux 25 ans de Georgette, qui coiffe Sainte Catherine avec sa copine italienne "Narda" pour "Communarda". Le père, antifasciste avéré, a fui le régime de Mussolini dès 1930 et a réussi à passer à travers les embûches de la guerre. Tout le ravitaillement est venu de Normandie, au marché noir naturellement, les deux fois ce furent de belles réceptions.

J'ai de bonnes nouvelles de Casablanca et d'Alger et il arrive régulièrement des cousins permissionnaires de la Première Armée Française. Dédé Mesguich, Dédé Bensimon qui fait des "ravages" chez les copines de Georgette et Gaby. On suit les opérations à l'est, en particulier sur les Vosges avec la Division, et au sud avec la Première Armée. On a peu de nouvelles fraîches de notre côté, peu de permissionnaires, des communiqués insipides : il se prépare quelque chose et le 23 novembre 1944, juste avant la fin de mon congé et mon retour, on apprend la prise de Strasbourg mais sans avoir quelque idée de la stratégie utilisée (je le saurai plus tard sur place).

Retour à la DB, Campagne d'Alsace.

Le 25 novembre 44, je rejoins le dépôt à Saverne en passant par Sarrebourg et Phalsbourg : il y a de nombreux débris sur les routes, allemands ou américains, cela a du cogner fort. Après Molsheim dans la plaine d'Alsace, je rejoins Strasbourg et suis dirigé sur Obbenheim où se trouve la 1^{ère} Compagnie du 1/RMT et j'y atterris le 27 novembre, en pleine phase d'exploitation après la prise de Strasbourg en direction de Gersheim-Obbenheim.

1ère campagne d'Alsace.

Le 28 novembre au matin, je récupère mon poste et mes fonctions à la 1ère Section. Je trouve quelques changements. Depuis l'attaque du pont de Manonvilliers et notre évacuation, Baranof et moi-même, c'est le 2^e Caporal, un engagé originaire d'Ain-Taya, qui a assuré de fait la responsabilité du groupe : disposition des hommes, activités et répartition des tâches, sous la supervision directe du lieutenant Djambekof.

Le groupe a intégré des jeunes Français engagés ainsi que deux Russes prisonniers de guerre des Allemands et libérés entre la campagne des Vosges et la campagne d'Alsace : les Allemands les employaient pour les travaux de terrassement des ouvrages de défense sur les Vosges et autour de Strasbourg. Il y en a d'ailleurs d'autres, répartis dans d'autres groupes de la Section. Il y a aussi deux jeunes venant du Maroc, vraisemblablement à travers le BMP de la Division. Un des jeunes, Aoustin, qui était avec nous depuis Paris a été tué en opération lors des combats aux approches des Vosges et du début de la campagne d'Alsace.

Depuis le débouché au sud de Strasbourg après le 21 novembre, la Division fait de l'exploitation en essayant d'aller le plus vite possible, le plus loin possible, avec ses seuls moyens, la 7^e Armée Américaine la protégeant au nord et la Première Armée Française attaquant au sud et avant que le froid et la neige ne s'installent pour l'hiver, sclérosant le paysage tactique et permettant aux Allemands de s'incruster sur la rive gauche du Rhin.

Aussi, dès le 3 décembre, c'est la poussée sur Daubensand d'abord, en bordure du Rheinwald (basse plaine qui borde le Rhin) et sur Rhinau, où il existe un point de passage du Rhin pour

véhicules légers. À partir de là c'est le GTL qui reprend la poussée vers le sud, pour finalement s'arrêter à Frisenheim, faute d'appuis extérieurs suffisants : la 7^e US est trop occupée au nord et la Première Armée Française n'arrive pas à déboucher des Vosges sur la poche de Colmar.

Retour à Obbenheim avec tenue de points d'appui surtout la nuit en avant du village pour servir de « sonnettes » : je me souviens encore d'un poste, installé dans un hangar à tabac à l'extérieur du village, où nous dormions après notre tour de garde sur des lits faits de maniques de tabac au parfum agréable mais légèrement entêtant. La cohabitation avec les habitants est cordiale avec échanges de vivres et bavardages mais les filles sortent peu, d'autant qu'il ne reste comme hommes que les vieux

Passage à tour de rôle à Daubensand poste avancé d'Obbenheim (chaque section est de service à son tour) : on tient une position à partir d'une grange avec mitrailleuse, sacs de protection et réseau de fils de fer, piquets et sonnettes libres (en général de vieux quarts de l'armée) qui doivent signaler toute intrusion ou passage clandestin : on est sur le Rheinwald, le Rhin est à moins de 1,5 Km et les Allemands le passent souvent la nuit. Nous-mêmes, il nous arrive, lors des reconnaissances de jour, d'approcher du Rhin, d'y tremper même les mains, en surveillant à la jumelle les activités d'en face : lessives, exercices, renforcement des positions, on distingue même les chants.

Nous sommes à Frisenheim à partir du 20 décembre. C'est la position avancée de notre dispositif vers le sud, au-delà ce sont les positions allemandes de la poche de Colmar. Nous cantonnons dans les caves des maisons dont la plupart sont encore occupées par leurs habitants. Dans la journée, il nous arrive de faire un tour dans les cuisines pour nous chauffer un peu, la nuit nous dormons sur de vieux lits ou des couches plus ou moins aménagées avec des planches, de vieilles couvertures, de vieux draps, mais régulièrement une patrouille part le jour et une autre la nuit : elles parcourent le no mans land entre les Allemands et nous, pour relever les traces et repérer les passages s'il y a lieu.

Chaque groupe est de service de patrouille à son tour et c'est ainsi que le 24 décembre 1944 j'emmène une patrouille d'une douzaine d'hommes, de huit heures du soir à minuit, sur un circuit d'une dizaine de Km comprenant passages de gué, reconnaissance de sentiers, approche et reconnaissance d'un bâtiment de ferme isolé, vraisemblablement une ancienne étable avec son magasin à foin, retour par un petit pont de pierre.

Sortis au sud de Frisenheim, nous sommes revenus par l'est du village. Il faisait autour de moins 10 ou moins 15 degrés et nos capotes étaient gelées dès la sortie des gués. Étaient en tête et en flanc-garde nos Russes, anciens prisonniers, qui avaient reçu leurs recommandations en russe avant de partir, les autres hommes suivaient en silence, un caporal responsable des arrières avec trois hommes, décrochant par échelon, comme les hommes de tête qui avançaient par échelon aussi pour parer à tout incident, en particulier vers le bâtiment de ferme. Pas d'incident, aucune observation, pas de traces ni de bruits (peut-être parce que c'était la nuit de Noël), il faisait un froid vif mais sans vent. En rentrant on a apprécié la cuisinière et le " schnaps ", personnellement je préfère l'eau-de-vie de framboise, moins rude.

À titre indicatif, il n'y a pas d'alcool dans les rations américaines et tout vient du troc ou d'une fabrication discrète : ainsi il nous arrive de manger du sanglier tiré discrètement pendant la journée dans les taillis du Rheinwald à la carabine américaine car l'emploi d'armes et de munitions allemandes peut déclencher l'alarme dans tous les postes de guet. Nous sommes alors chacun capable d'identifier la plupart des bruits liés à des tirs ou des explosions qu'il nous arrive d'entendre. C'est ainsi qu'on a pu identifier, lors de l'avance sur Rhinau, les départs et le passage, et heureusement pour nous pas les arrivées, des " Chiens Hurlants ", sorte de batterie de fusées moyennes (80 à 105 mm) partant à cinq ou six ou les unes après les autres. Les Russes avaient, eux, leurs " Orgues de Staline ", beaucoup plus puissantes, bruyantes et destructrices.

Depuis la nuit de Noël, le bruit court que la Division qui en Alsace dépend de l'État-Major français, commandé par Juin et Kœnig, doit rejoindre la 7^e Armée US qui se bat en Lorraine, Sarre et surtout, vers les Ardennes. On a les échos de la dernière offensive allemande sur Bastogne : on sait que les Paras américains de la fameuse 101^e Division Aéroportée, celle qui a sauté sur Sainte Mère l'Église, tiennent le verrou de Bastogne, au prix de lourdes pertes, en priant que le temps et le plafond de nuages se lèvent pour permettre l'intervention de l'aviation. Mais il faut pour cela que la 2^{ème} DB soit remplacée sur place par une division française. De Gaulle y tient mais quid de la division ? Finalement, on apprend que ce sera la 1^{ère} DFL de Brosset et non une autre DB, qui va nous remplacer.

Retour en Lorraine.

Le 31 décembre 1944 au matin, on voit arriver nos remplaçants : ce sont des fantassins mécanisés mais des fantassins. Là où nous sommes une section de cinq groupes (50 hommes avec 5 mitrailleuses légères, deux mortiers, une mitrailleuse lourde, un canon de 57, 5 Half-Tracks et l'appui immédiat si nécessaire de 5 chars Sherman (2 mitrailleuses + un canon de 75 chacun), il y aura une section de fantassins avec 3 FM et une mitrailleuse avec un Dodge et un GMC, les appuis lourds étant en arrière. Pour une activité de patrouilles, de contacts, de reconnaissance, c'est peut-être assez mais largement insuffisant si les Allemands décident d'intervenir avec quelques blindés, Tigre ou Panther, et leurs grenadiers. C'est d'ailleurs ce qui arrivera une semaine plus tard lorsque les Allemands auront intégré l'absence en face d'eux d'une division blindée aguerrie, expérimentée et manœuvrière. Rhinau, Frisenheim, Obbenheim, retomberont aux mains des Allemands avec beaucoup de casse chez les civils et dans la 1^{ère} DFL, en particulier à Obbenheim, où tout un bataillon sera fait prisonnier, sans compter les pertes humaines.

Le 31 décembre 1944 au soir nous prenons la route du Nord. On doit repasser les Vosges dans la nuit et se porter le plus rapidement possible sur la ligne Sarrebourg — frontière sarroise vers Bitche — afin de contenir l'avance des blindés allemands qui peuvent à tout moment déborder Bastogne par le sud et percer ainsi à la liaison des deux armées américaines : la 3^e et la 7^e US.

Il fait froid, au moins – 10°, il fait nuit et pas de phares, si ce n'est les “yeux-de-chat” bleus, seuls autorisés. Les routes sont verglacées et les dérapages incessants, alors gare à la casse car on n'y voit goutte. En tant que chef de voiture, j'ai dû passer la moitié du temps hors de la couverture de protection afin de conseiller ou guider le chauffeur qui n'avait que ses hublots pour y voir. L'alcool qui réchauffe est alors le bienvenu. Les autres dorment comme ils peuvent, il n'y a rien d'autre à faire. Toute la Division est en mouvement (au moins 5 000 véhicules de tout genre, de tout poids, de tout encombrement) et pas question d'attendre le camion de dépannage. Ce dernier peut être soit occupé avec un char, soit être lui-même en difficulté : en particulier, à partir de Sarrebourg, où toutes les routes plein Nord ondulent sur des lignes de collines quasiment Est-Ouest (les contreforts des Vosges).

D'où une impression au lever du jour de montagnes russes, dangereusement verglacées, avec des atterrissages plus ou moins brutaux dans les descentes sur les arbres ou les murs de ferme en bordure. Notre GT étant en réserve car parti le dernier (il était au contact à Frisenheim-Rhinau), ramasse et dépanne tous les éclopés de la nuit.

Vers le 2 ou 3 janvier, on est en vue de Bitche et Sarreguemines, les autres GT sont au contact plus au nord dans des conditions de reconnaissance difficiles : pluie, neige fondue, routes difficiles, accès mal reconnus et méfiance totale quant à tout ce qui peut arriver d'en face : des Américains en retraite ou des Allemands en attaque.

C'est là que nous avons fait connaissance avec les villages de la Lorraine sarroise (zone annexée depuis 1940) parlant plutôt allemand que français et surtout partagés entre catholiques et protestants avec des regroupements et une approche humaine différente : plus ouverts en zone catholique, plus réservés en zone protestante.

On a retrouvé les fermes typiques lorraines, avec le tas de fumier au milieu de la grande cour de ferme entre l'étable et le bâtiment d'habitation surmonté d'un grenier, dans lequel nous dormons sur la paille à moins qu'il n'y ait une pièce libre avec un ou deux lits, ce qui est assez souvent le cas faute d'occupants car il n'y a plus que les vieux et les femmes, jeunes ou moins jeunes, mais peu abordables. Occupations classiques de cantonnement : patrouilles de reconnaissance, recherche du contact, recherche d'une nourriture moins insipide que les rations américaines que les paysans du coin connaissent bien puisque la zone a été libérée par des troupes américaines dès décembre 1944.

À part le gros incident de "Gross-Rächerding" qui a fait quelques bruits et des dégâts dans le 3^e. RMT (GTV – Sous-groupe Putz), la Division est en flanc-garde de la 7^e Armée pendant que la 3^e Armée et la 7^e Armée reprennent l'initiative et l'offensive pour soutenir Bastogne et revenir sur la frontière allemande avec la ligne Siegfried en point de mire. Nous menons alors des activités de contact, de patrouilles, d'occupation de positions et de surveillance générale tout azimut. Le temps s'est un peu amélioré, c'est-à-dire qu'il ne neige plus.

Le ciel s'est levé : ce qui a permis l'intervention de l'aviation. Mais il fait toujours froid, les routes restent verglacées, l'eau courante est froide aussi. Finie la toilette en plein air comme en Normandie ou Paris, et si nous sommes crasseux, au moins nous avons chaud.

Dans ce calme opérationnel notre lieutenant part en permission à Paris, après avoir exercé à l'occasion l'intérim du commandant de Compagnie, parti en permission lui aussi, chacun son tour, n'est-ce pas ?.....

On apprend par la radio et les communiqués que les Allemands ont repris leurs attaques en Alsace : il n'aurait tenu qu'à peu de chose qu'ils ne reprennent Strasbourg, attaquant au nord et au sud, reprenant Rhinau, Frisenheim, Obbenheim. La 1^{ère} DFL s'est défendue comme un lion mais a subi de lourdes pertes alors qu'elle était appuyée par l'aviation et l'artillerie américaines qui tenaient les Vosges et ses abords.

2^{ème} Campagne d'Alsace.

Le 22-23 janvier 1945, on est informé que la Division va faire mouvement de nouveau vers le sud pour reprendre des positions en Alsace, au sud et au nord de Strasbourg. De nouveau, c'est un voyage sur des montagnes russes mais cette fois-ci on ne voyage que de jour, ce qui est beaucoup moins contraignant qu'à l'aller. Sarreguemines, Phalsbourg, Saverne, Molsheim, la plaine d'Alsace pour nous retrouver en gros sur une ligne nord-sud, à la limite de la plaine de l'Ill et des premières collines des Vosges.

24 Janvier 1945 au soir. Nous sommes sur notre base de départ : le village de Hüttenheim au sud de Strasbourg. Demain notre GT (le GTD) passe en tête et doit essayer de déboucher des abords du village pour foncer plein-Est vers le Rhin à travers la plaine et participer ainsi à la réduction de ce qu'on a appelé " la poche de Colmar ", qui remontait alors jusqu'à 25 Km au sud de Strasbourg . Cela risque d'être une partie de saute-mouton par-dessus tous les ruisseaux et petites rivières du coin qui tous coulent nord-sud avec zones humides de bordure et bosquets sur les parties hautes.

En l'absence du lieutenant Djambekof, encore en permission, la section est commandée par le sous-lieutenant Couteau, qui a fait Colo (Administration des Colonies) à Bordeaux et s'est retrouvé comme tant d'autres à passer clandestinement en Espagne puis en Afrique du Nord. Avec lui c'est la décontraction totale sans trop prendre de précautions dans l'action.

25 janvier 1945. Au réveil on s'aperçoit qu'il a neigé toute la nuit, il y a près de 70 cm de neige partout, toutes les parties basses en sont couvertes, on ne voit plus que l'étroite bande des routes bordées d'arbres qui surplombent des zones basses qui vont jusqu'au premier ruisseau qui borde le village au Sud et à l'Est.

Tout déplacement est bloqué : les chars sont arrêtés à la sortie du village sur près de 200 m, nos Half-Tracks sont encore sous abri ; les autres véhicules sont en amont, sur la route qui remonte vers le Nord. On attend l'ordre de démarrage qui ne vient pas et pour cause : il n'y a aucune visibilité au-delà de 100 m et le terrain en dehors de la route est de nature inconnue : des prés, des zones humides, des zones fermes ?

Vers 11 heures on voit arriver en tempête la jeep de Leclerc qui, furibond, vient aux nouvelles et commence par engueuler ses commandants, responsables du sous-groupement qui devait avancer. On apprendra bien plus tard (Journal de Marche du Bataillon) que ceux-ci étaient inquiets du fait que la tête de pont sur l'Ill à partir de Hüttenheim qui devait être établie par des éléments de la Première Armée Française -- car on était passé du commandement US au commandement De Lattre (ce que nous ne savions pas) -- était largement insuffisante et surtout très mal assurée. Pour preuve : le premier pont à la sortie du village n'était pas tenu du tout. On sait que les Allemands sont en face, c'est-à-dire à moins de 100 m, mais dans quelles conditions : positions, forces, défenses établies, etc. On n'en a aucune idée. Décision immédiate : envoi d'une reconnaissance pour reconnaître les bois d'en face et les abords du pont : les capacités de charge, minage ou non, préalable.

C'est notre Section qui l'assure puisque c'est elle qui est en tête : le chef de section plus le premier et le deuxième groupe, soit vingt hommes avec un lieutenant, deux sous-officiers et des armes légères.

Sous-lieutenant Couteau en tête et les deux groupes en file indienne, la reconnaissance quitte la route et coupe directement vers le bois qui longe la petite rivière sur laquelle passe le pont dont il faut reconnaître les abords. Chacun marche dans les pas de l'homme précédent, c'est plus facile car on s'enfonce dans la neige jusqu'aux genoux. Aucune réaction en face. On arrive au bord de la petite rivière où le sol est dégagé sur à peu près dix mètres de part et d'autre, le passage semble facile avec un sol clair et glacé, quart de tour à droite pour reconnaître les abords du pont qui est à cinquante ou soixante mètres.

Quelques pas et la fusillade se déclenche, nourrie, avec quelques tirs automatiques et surtout des tirs individuels ; chacun de nous se sent visé individuellement, ce qui est le cas. On essaie de courir vers le pont mais le lieutenant tombe, blessé, je reçois un grand coup dans la fesse droite et je m'étales dans la neige, je ne peux plus bouger, des balles sifflent à mes oreilles, drôle de musique ; j'essaie de m'enfoncer le plus possible dans la neige mais je ne suis ni taupe ni blaireau pour y disparaître. J'entends quelques explosions devant moi, des camarades du groupe ont dû être touchés, il est midi, à peu près. La riposte arrive une minute plus tard, les chars qui étaient sur la route déclenchent des tirs de barrage au canon et à la mitrailleuse par-dessus nos têtes, sur les positions vraisemblables de départ des tirs allemands : les bois d'en face, qui sont arrosés systématiquement.

Les échanges vont durer près de deux heures, j'entends quelques plaintes, preuve qu'il y a des blessés. Mon horizon se limite aux dix mètres qui sont devant moi : de la neige et quelques arbrisseaux de bordure de ruisseau. On entend sur la route des chars manœuvrer, des Half-Tracks aussi, des moteurs de Dodge, et on attend toujours que l'on vienne nous chercher. C'est ce qui arrive vers 14-15 heures avec des infirmiers qui viennent nous relever, d'abord le sous-lieutenant Couteau qui est devant, puis moi.

Lorsqu'ils me soulèvent pour me mettre sur le brancard je m'évanouis, c'est la première fois de ma vie, pour me réveiller trente secondes plus tard avec un gros pansement sur la fesse. Ils m'emmènent en suivant le ruisseau et remontent sur la route derrière le pont, ils ne coupent pas à travers le champ, comme nous l'avons fait au départ. Ma civière aboutit sur un Half-Track (je suis sur le capot du moteur) qui rejoint en marche arrière le village et ensuite le poste de secours, il ne doit pas être loin de 16 heures lorsqu'un médecin m'examine, me fait un nouveau pansement et m'installe une perfusion.

J'apprendrai plus tard que :

- le champ que nous avons traversé pour aboutir au ruisseau était miné avec des mines anti personnelles devenues invisibles sous 70 cm de neige.
- il y avait eu avec le chef de section, blessé gravement par une balle remontant le thorax, et moi, blessé à la fesse droite, un mort (Chapelle du 2^e groupe), qu'un homme du 2^{ème} groupe (Medori) avait sauté sur une mine ainsi qu'un infirmier en venant nous rechercher : ce sont de gros dégâts pour une reconnaissance à vue (500 m) d'une vingtaine d'hommes.
- Le pont était parfaitement praticable aux chars mais que les abords des routes étaient vraisemblablement minés.
- Les Allemands avaient installé des défenses d'abattis pour retarder les chars et attendre au passage les fantassins d'accompagnement.
- Le Half-Track qui m'avait emmené au poste de secours était celui du 2^e groupe avec comme chauffeur mon camarade Léo-André Rotman, avec qui j'avais eu maints bavardages et discussions diverses.

Ce sont des " Marinettes " du BM (Bataillon Médical) qui m'emmènent en ambulance au " General Hospital " le plus proche, ce sera d'ailleurs Phalsbourg. De six heures du soir à minuit, elles vont se débrouiller à deux, avec quatre blessés lourds dans l'ambulance, pour rejoindre la

grande route de Strasbourg, Saverne, Phalsbourg, en empruntant les petits chemins de traverse car tous les accès sont bloqués par la neige d'abord et ensuite par toute la Division en mouvement avec au moins deux GT au complet entre Strasbourg et Hüttenheim.

Piqué, calmé et perfusé, je garde toute ma connaissance, les autres dorment, délirent ou se plaignent. À un moment, l'ambulance a dérapé sur un chemin de forêt bien avant Molsheim, est partie dans le fossé, heureusement pas très profond mais boueux. L'aide chauffeur-infirmière n'a trouvé que son manteau d'uniforme à mettre sous les roues pour sortir du borbier. Toutes les heures, arrêt pour renouveler les perfusions et contrôler l'état des blessés.

Arrivé à minuit au "General Hospital" US de Phalsbourg, je suis dépouillé de toutes mes affaires, nettoyé et préparé pour une anesthésie générale : il faut extraire la balle de fusil Mauser qui, entrée par le haut de la fesse droite s'est arrêtée à 4-5 cm du rein. Piqué par une jolie infirmière typiquement américaine dont j'apprécie les yeux bleus, la peau blanche et les cheveux blonds, je n'ai que le temps de compter jusqu'à sept avant de m'endormir pour me réveiller trois heures plus tard dans un lit aux draps blancs, toutes mes affaires à côté de moi y compris une boussole allemande récupérée à Obbenheim et toujours les piqûres régulières de pénicilline toutes les trois heures et aussi, l'amicale mais ferme poussée du personnel soignant américain à se lever le plus tôt possible pour se laver, manger, bouger, parler.

Retour à Paris : Hôpital Percy.

Après huit jours de ce régime, je suis jugé en bon état et transportable. Avec d'autres blessés de la Division, un convoi d'ambulances nous amène directement de Phalsbourg à l'Hôpital Percy à Clamart, où je retrouve l'administration française de Santé Militaire.

Deux jours après mon arrivée, on enlève les fils et on me donne une canne pour marcher car ma fesse et ma jambe droites manquent de fermeté dans l'action, ce qui ne m'empêche pas ni de marcher ni de "faire le mur", en l'occurrence, une grille métallique de 2,50 m de haut avec des barreaux intermédiaires, "très fonctionnels", pour pouvoir y grimper. On a le droit de sortir, et on ne s'en prive pas, mais il faut rentrer à vingt heures au plus tard. Métro et autobus finissant plus tard, il n'est pas question de se limiter, et chaque soir on sera quatre, cinq, six pensionnaires de

Percy à sauter la grille et regagner en pleine nuit nos lits. Certains y gagneront des réouvertures de plaie, pour moi cela a été le contraire.

Je retrouve la famille, rue d'Hauteville, ma marraine de guerre, Claude Blum et les amis en permission ou en traitement comme Médori et Nemirov, mais je n'ai jamais revu le sous-lieutenant Couteau, qui, lui, a dû être dirigé sur le Val de Grâce et subir moult opérations et réparations. Des permissionnaires passent nous voir, la Division étant au repos vers la fin février du côté de Châteauroux après quelques gros accrochages sur le terrain au sud de Sélestat et surtout entre Leclerc et De Lattre pour incompatibilité d'humeur et de visions stratégiques et tactiques. Les Américains ont finalement passé le Rhin mais sont stoppés devant la ligne Siegfried. La Division se reconstitue et se complète avec pour le RMT par exemple, une 4^e Compagnie supplémentaire d'engagés par bataillon, autant dans les autres régiments : on n'est plus 13 à 14 000 hommes mais pas loin de 18 ou 20 000.

Retour à Casablanca.

Début mars, je suis suffisamment valide pour partir en convalescence avec des traitements complémentaires pour récupérer l'usage total de ma jambe droite. Je dois passer ma convalescence à Casablanca, chez moi, et cela va prendre près de dix jours entre train, bateau, train, de dépôt des isolés en dépôt des isolés, d'arrêts volontaires pour voir la famille en arrêts forcés pour attendre le moyen de transport.

Arrivé à Casablanca, vers le 15 mars 1945, je fais le tour des amis, des copains, des connaissances, en passant aussi par le Lycée Lyautey où les copains scouts préparent leur bac, moi c'était trois ans avant. Mes traitements (piqûres, massages, électricité) se prolongent car l'amélioration est lente : il faut que le tissu nerveux se reconstitue après le passage de la balle, balle que je garde dans mon portefeuille.

Régulièrement, je passe des visites de contrôle avec prolongation à la clé auprès du Service de place qui, pour moi se trouve au camp de la Jonquière, derrière Aïn-Bordja, où il faut que j'aille en uniforme (le reste du temps je suis en civil). Ils aimeraient bien me garder car ils manquent de personnel pour assurer le service. Je glande, je bavarde, je me balade. Ma mère et mon père sont heureux, je suis là en assez bon état, ma sœur a repris ses études au Lycée de jeunes filles après une interruption de quatre ans, et c'est ainsi que nous apprenons le 8 mai au soir l'armistice et l'arrêt des hostilités.

La guerre est finie et le reflux va commencer. Mes traitements de remise en état vont durer jusqu'en août 1945, pour aboutir finalement à ma réintégration début septembre à la Jonquière, caserne du 1^{er} RIMA. Je passe la journée à la caserne, de 8 à 16 heures, et le soir chez moi, sauf la semaine où j'ai été de service comme sous-officier de permanence.

Je n'avais pas oublié les fanfares et coups de clairons réglementaires : le réveil, l'appel, le drapeau, le courrier, les repas, les visites ... etc., mais heureusement, c'était la dernière semaine. Les autres sous-officiers, adjudants, officiers, n'étaient pas trop embêtants ; j'avais fait la Normandie, Paris, la Lorraine, l'Alsace, blessé deux fois, une citation. Certains, en deux ans d'opérations, s'étaient " débrouillés " pour ne pas partir et ceux-là étaient les plus pointilleux sur le règlement : ils en connaissaient beaucoup plus que moi, ils n'avaient fait que cela.

Je me souviens de la mise en place d'un plan d'avertissement et d'évacuation de la population d'un quartier désigné de Casablanca dans le cas d'un incident notable où il fallait mesurer temps, distances, nombre d'intéressés, points de rassemblement, prévoir les voitures d'avertissement avec itinéraires de liaison ou de défilement en cas de danger, les moyens de transport, ravitaillement et soins de santé éventuels. Cela a occupé la semaine où j'étais de service mais le 1^{er} octobre 1945 j'ai dit au revoir à tout le monde et je suis passé au Service de place qui m'a démobilisé en m'autorisant à garder mon treillis mais en rendant tout l'équipement avec lequel j'étais arrivé.

1^{er} octobre 45 : démobilisation

Depuis le 8 mai et avec la certitude d'être bientôt démobilisé puisque j'étais EVDG, j'avais recommencé à m'occuper de mon avenir, d'où aussi mes passages au Lycée Lyautey pour me tenir au courant des dernières informations : la reprise progressive des concours avec des conditions particulières pour nous, jeunes Anciens Combattants. C'est ainsi que j'ai repris mes cours de Math-Elem, mes cours de Prépa-Agri, j'ai suivi des cours de rattrapage car je voulais aller vite, je voulais rattraper deux ans de retard.

Je n'avais pas le temps de refaire un cursus normal : prépa, concours ou faculté, et finalement je me suis inscrit à un concours direct d'entrée à l'École d'Alger, début des cours en octobre ou novembre 1945, concours pour compléter la promotion qui avait intégré l'École en octobre 1942 et avait été renvoyée en décembre 1942, après l'arrivée des Alliés. J'ai entraîné à ce concours Moïse Lasry et un autre de Casablanca qui après leur bac voulaient faire l'Agro.

Le concours s'est passé sur trois jours à Rabat à la fin août 1945 sur des sujets et à des niveaux qui étaient ceux de Math-Élém ou un peu plus forts. Je me souviens d'avoir rempli des pages d'exposés et de discussions, de n'avoir que rarement séché sauf sur certaines questions de mathématiques, et d'avoir écrit sans arrêt pendant trois jours : j'avais l'impression que d'être resté près de deux ans sans aucun exercice intellectuel m'avait permis de décanter une bonne partie de mes connaissances et mis la pression pour l'exprimer. Nous devions être six ou sept à passer ce concours, j'ai été le seul reçu. Je l'ai su fin septembre.

Progressivement, les amis démobilisés rentraient à la maison avec chacun son histoire, ses histoires et ses projets mais tous voulaient rattraper le temps perdu en études. JPLL repartait sur Rabat puis Paris pour faire PCB, 1^e et 2^e année de Médecine en accéléré (un an). Son frère Claude disait adieu à ses rêves d'aviation : il avait fait une école de pilotage au Canada et fini comme pilote de bombardier basé en Angleterre, mais sans activité avec la fin de la guerre. Il fera architecture à Casablanca et Aix ensuite. Ses copains se cherchaient, dont l'un fortement vers l'aviation et nous avons passé tous quinze jours en juillet à Ifrane, à camper en attendant que la situation générale se décante.

Ceux qui revenaient, reprenaient doucement le rythme de la vie civile avec en point de mire quelques années d'étudiant dans les domaines les plus divers pour s'intégrer.

Tous étaient pressés, mais tous étaient optimistes, tout paraissait possible et atteignable que ce soit au Maroc ou en France, malgré les difficultés de ravitaillement, d'installation, de vie, dont on parlait. J'étais comme eux. Je me souviens encore du père de JPLL me disant : " Pourquoi ne faites vous pas l'Agro plutôt que l'Agri, c'est plus valorisant et cela ouvre d'autres possibilités ". Et moi lui répondant : " Pourquoi faire l'Agro, il faudrait que je fasse d'abord deux années de prépa, réussir au concours, ce n'est pas évident, tandis qu'avec ce concours spécial d'Agri, j'intègre tout de suite l'École et je sors ingénieur dans deux ou trois ans, ainsi je n'aurais guère perdu de temps ".

De temps en temps nous évoquions certains de nos camarades disparus dans l'une de ces nombreuses batailles qui ont marqué cette guerre qui avait été totalement différente de la précédente : celle de mon père, des amis de mon père, de mes oncles ou des oncles de ma mère.

Entre le 1^{er} octobre et le 1^{er} novembre 1945, j'ai attendu de partir à Alger où je suis entré le 2 novembre avec la promotion 45-47. Nous étions quinze qui avons été intégrés à la promotion 42-45 et dès le départ nous avons imprimé à l'École notre marque de jeunes élèves ingénieurs mais anciens combattants avec chacun notre histoire et surtout, notre horreur du carcan administratif de l'époque, habituel de toutes les boîtes d'élèves ingénieurs en internat : sorties et entrées réglementées, appels dans les réfectoires, contrôle de la circulation intérieure, contrôle des heures de coucher, etc. Dès le départ, on a obtenu entrées et sorties libres, et nos jeunes en ont profité après nous, pas d'appels mais signature de cahiers de présence à l'entrée des cours. Extinction des lumières dans nos piaules à volonté et présence aux cours à volonté : seuls comptaient les résultats des contrôles de connaissances partiels ou totaux, des examens quand il y en avait et des travaux individuels : on nous traitait en adultes responsables et pour cause, on avait tous fait la guerre, certains d'ailleurs avaient en plus fait de la prison ou du camp de travail pour actes de résistance.

Notre scolarité a duré exceptionnellement deux ans au lieu des trois réglementaires. Je suis sorti en juillet 1947, 6^e sur 65, j'étais Ingénieur Agri.

Pour la suite, il faut dire avec Rudyard Kipling: « mais ceci est une autre histoire »